Illinois U Library

NUMÉRO 161

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

LE SEL DE LA MER

Roman Inédit
d'EDOUARD PEISSON

(II)

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

LE SEL DE LA MER

Roman inédit

d'Edouard PEISSON

(II)

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1954 by Edouard PEISSON.

Supplément au N° 414 de « France-Illustration-Le Monde Illustré »

ODDE avait déplié avec une certaine inquiétude les journaux du jour qui racontaient l'arrivée du *Virginia* à Naples. Les articles faits d'informations puisées à plusieurs sources, sans filtrage des contradictions, de questions posées à des marins, à des rescapés, à des curieux même, sur le quai, puis écrits rapidement dans un café et télégraphiés, donnaient du naufrage une caricaturale image mélodramatique et avaient arraché des exclamations à Godde.

« C'est effarant ! Qui a pu leur raconter cela ? » Une seule phrase dans l'un d'eux l'avait un instant tenu en suspens : « Pourquoi a-t-on « enlevé » du *Virginia*, avant son arrivée à Naples, le commandant du *Canope* ? » Puis il avait haussé les épaules.

Aucun reporter n'avait encore établi une relation de cause à effet entre le naufrage du *Marco-Polo*, vers lequel — on l'avait su dès le lendemain du sinistre — le *Canope* s'était porté, et la perte de celui-ci.

Mais deux jours plus tard un grand titre : « *Pourquoi le* Canope *a-t-il coulé ?* » s'étalait en première page d'une importante feuille locale. Le journaliste, certainement pas un novice comme chroniqueur maritime, qui avait trouvé la bonne source — à l'eau amère pour Godde — avait écrit des phrases telles que celles-ci : « *La disparition du grand paquebot de l'*Intercontinentale *apparaît assez troublante... Le 10 février, le navire qui faisait face péniblement à une grosse tempête du nord-ouest n'hésitait pas pour répondre à l'appel du cargo italien* Marco-Polo *à prendre une allure dangereuse... Une grande quantité d'eau inondait les soutes, et, le 12, il coulait faute de pression... Secourir est un devoir sacré pour les marins mais ne doit-on pas réfléchir à deux fois avant de prendre une décision si grave ?... Pour ce premier voyage dans l'Atlantique du Nord, ce navire qui avait changé plusieurs fois de compagnie et de pavillon avait été confi à un second capitaine promu commandan d'une minute à l'autre et qui, nous a-t-o affirmé, a quitté le bord sans en emporte les papiers... Les responsabilités son lourdes et diverses. La commission d'en quête les recherchera.* »

Pour terminer, le journaliste citait « *u confrère de la presse étrangère* » qui, « *d'u passager anglais du* Virginia, *grand voyageur et connaissant le navire coulé d longue date* », avait entendu « *cette phras significative :* « *Le* Canope ! *Il aurait fall l'envoyer au fond, il y a longtemps, à coup de canon !* »

Godde avait écrit et, égaré par la douleu gêné aussi, s'était montré maladroit e vexant. « *Vous avez accueilli sans contrô les pires racontars et jusqu'à la boutad déplacée en pareil cas d'un homme gran voyageur peut-être mais sûrement pas u marin.* »

Le lendemain, le rédacteur en chef d journal s'était présenté.

— Il est faux que j'aie « quitté » mo navire, avait déclaré Godde. La même lam nous a arrachés du bord, le second cap taine qui a disparu et moi. Croyez-vou qu'un marin qui a vu mourir des enfant des femmes, quelques-uns de ses propre hommes, qui vient de parcourir son navir évacué, redoute à un tel point la mort qu' abandonne ses papiers presque à la porte de sa main ?

Puis montrant une montre d'argen posée sur un meuble :

— Approchez-vous. Lisez l'heure. Quatr heures trente. Elle s'est arrêtée à l'instan où j'ai été plongé dans l'eau. Le *Canope* coulé à quatre heures quarante-cinq.

Le journaliste, ému, s'était excusé.

— Je rectifierai, commandant. Ma vous avez qualifié mes informations d racontars !

— Cette histoire de m'être jeté à l'ea n'en est-ce pas un ?

— Je veux parler du *Canope*.

— J'ai été promu commandant d'une inute à l'autre ; c'est vrai. Savez-vous ıe j'ai vingt et un ans d'Atlantique du ord ?

— Nous avons eu tort de vous mettre ı cause. Mais le *Canope* était-il fait pour tte ligne de New-York ? N'a-t-il pas coulé cause de l'eau embarquée tandis que ous vous portiez au secours du *Marco-olo ?*

— Vous avez parlé de la commission énquête. Elle ne m'a pas encore entendu. Godde n'avait pu accuser ce journaliste avoir dénaturé de quelque manière ses ropos. Au contraire, il les avait reproduits ès fidèlement. La mise au point avait aru sous une longue manchette : « *Le ommandant Godde, qu'une lame a enlevé ; son bord, se refuse à démentir nos formations, qu'il qualifie toutefois de ıcontars.* »

A peine s'il y avait une légère astuce ans le : « se refuse à démentir ». Cet rticle qui avait exposé sans vergogne la ncœur du marin, révélée par sa lettre de rotestation, avait déclenché dans la presse ançaise et italienne une attaque générale ontre Godde qui *après avoir perdu son avire traitait de haut les victimes de la ıtastrophe.* Attaque qui s'était faite plus iolente lorsqu'on avait appris — mais omment et par qui ? on ne l'avait jamais ı — que là où le *Canope* l'avait cherché *Marco-Polo* ne s'était pas trouvé.

— Ne lis plus les journaux, lui avait onseillé sa femme.

Mais trois jours plus tard elle-même lui vait tendu une feuille qui publiait un ntretien qu'elle avait obtenu d'une « haute ersonnalité du monde maritime ».

Celle-ci, qui n'était pas nommée, s'étonait des bruits qui couraient sur les ossibilités (tel était l'euphémisme) du *anope.* Elle rappelait les diverses visites ue subissent les navires avant de prendre ı mer, insistait sur la puissance « exceponnelle » de la tempête qui avait sévi lors et avait causé la perte, outre celle u *Canope* et du *Marco-Polo,* de deux âtiments de charge dans le golfe du lexique, d'un autre sur la côte est de erre-Neuve et d'un petit paquebot en ıer d'Irlande, et citait comme une remaruable prouesse de « nos gens de mer » sauvetage par le *Virginia* et l'*Ascania* e plus de six cents passagers et hommes équipage.

— La « haute personnalité maritime », vait dit à Godde sa femme, c'est le irecteur de l'*Intercontinentale.* Mainenant, tu connais sa position *officiellement.* Est-ce vrai que le *Canope* avait été visité ?

— Plus de cinquante fois, certainement, depuis qu'il a été lancé. En pareil cas, les visites ne prouvent rien.

Godde avait été mis en congé par une simple lettre. Quelques jours plus tard, un entrefilet lui avait appris que la *commission chargée d'enquêter sur les circonstances du naufrage du Canope* comprenait l'Administrateur en chef de la Marine Senanque, l'Inspecteur de la Navigation Latouche et le capitaine au long cours Cernay, et qu'elle avait commencé ses travaux.

Godde n'était plus sorti, n'ayant pas le goût d'être distrait de son angoisse par le mouvement de la rue, craignant aussi de se trouver en face — à cause de l'inconnu que représenterait cette rencontre — d'un camarade de sa compagnie. Il était demeuré, jour après jour, assis à vingt mètres d'une façade grise, à ressasser les mêmes pensées, à détailler les mêmes images ; pensées et images qui, encore, chaque nuit, à trois heures, l'éveillaient. Il ne quittait son fauteuil qu'aux moments où sa femme s'absentait, pour aller d'un bout à l'autre de son appartement, en révolte contre lui-même, contre l'idée fixe, contre les hommes qui le torturaient en le laissant dans l'ignorance de ce qu'ils faisaient et le silence.

Un silence dont la durée, qui se prolongeait, l'effrayait. Mars s'était écoulé. Avril avait commencé et filait sur sa fin. « Que se passe-t-il ? Que prépare-t-on ? » Pourtant, c'était si simple ; le commandant Cernay venait de le lui dire : « Nous avons estimé qu'avant de vous recevoir nous devions être éclairés sur tout. » Oui ! Mais quand on est « seul » avec une « seule » idée en tête !

Cette idée, peu à peu, n'avait plus été tout à fait celle du début. Lentement, elle avait évolué. Venant après ses rencontres avec Maurin et le directeur de l'*Intercontinentale,* la mise au point de la personnalité maritime anonyme avait convaincu Godde que, jamais, son armateur ne l'accuserait, du moins ouvertement.

C'était fini. Il avait ri de sa propre naïveté.

L'accusation serait formulée, inévitablement pensait-il, par les commissaires-enquêteurs. C'est avec eux qu'il se préparait à discuter.

Cependant l'attente avait ouvert la porte à une cruauté nouvelle.

A bord du *Virginia,* après s'être persuadé

que le déroutement lui serait reproché, Godde avait pensé : « Pourvu qu'ils ne me convainquent pas moi-même. » Ce doute s'était évanoui aussitôt.

Il avait reparu et, le temps passant, s'était fortifié. A la fin d'avril, il avait pris corps, figure, même, de personnage. Il était devenu un autre Godde. Dans la profondeur des nuits, à l'heure où l'âme est faible, il y avait deux Godde.

L'un disait : « Que s'est-il passé en moi au moment où Dejean m'a remis l'appel du *Marco-Polo* ? J'ai tout oublié : le passé du *Canope*, mon inquiétude, mon but : atteindre New-York sans histoire. J'ai oublié mes huit cents passagers. »

L'autre répondait : « C'est faux. J'ai pensé à tout ; à la machine qui tournait bien et à la cargaison qui équilibrait le navire. »

Le premier reprenait : « Si j'avais atteint le cargo italien, je n'aurais rien pu faire pour lui ni pour ses hommes. »

Le second : « Mais ce que nous redoutions ne s'est pas produit ! Si le *Canope* a coulé c'est qu'il était trop ouvert à la mer. Et qui le savait ? »

Le premier, devenant le Godde de la lâcheté, suggérait : « Si à Naples j'avais écouté Charrel et refusé le commandement ! » Et même : « Quelle malchance que Dejean ait capté cet appel ! »

Le désir d'être appelé et entendu par les enquêteurs, pour être fixé, pour que le débat sortît de son crâne, reçût une conclusion, ne recommençât pas l'heure suivante, avait pris une forme de maladie aiguë.

Godde avait trouvé assez de force pour dissimuler, pour cacher la gravité de son état à sa femme, puisant paradoxalement cette force, quand il sentait qu'elle allait lui manquer, dans les souvenirs de sa navigation, provoquant ces souvenirs qui, bientôt, lui montaient à la tête par bouffées de visions, de bruits, d'odeurs, se trempant dans ce passé de trente ans de mer.

C'était la période de ses débuts qu'il recherchait particulièrement, des premiers mois vécus à la mer, cette période de passage entre sa vie de jeune terrien et de jeune marin, cette époque de transition tourmentée où le flot de la mer avait jour à jour remodelé son âme. Au fond de lui, il avait retrouvé ses peurs devant l'inconnu des hommes, devant l'inconnu des éléments : eau, vent, ténèbres, constellations des nuits d'hiver, auxquels il donnait une vie propre, presque une âme, aussi.

Il se retrouvait, souvent, la nuit où, pour la première fois, à bord de ce même *Virginia* qui l'avait sauvé trois mois plu tôt, il avait été réveillé par un gros temp Il sentait l'odeur de peinture et de verni de sa minuscule cabine, voyait l'eau s frotter derrière la glace du hublot, l'en tendait cogner contre la coque, entendai les craquements du navire étiré, de grondements, des hurlements, des siffle ments.

Et cet énorme *Virginia* — il lui paraissai énorme — que jusqu'à cette minute-là i n'avait considéré que comme une bell mais inanimée construction de fer, s'étai mis, aussi, à vivre. Le jeune apprent marin était demeuré dans l'obscurité, u peu tremblant, comme si, caché, il eû assisté à un monstrueux sabbat, jusqu' ce que le poing d'un matelot ébranlant s porte le tirât de sa couchette et le lançâ sur le pont.

Il avait enjambé les corps des émigrants couchés gémissants sur les tôles de l longue coursive au bout de laquelle, dan son inexpérience, il s'était livré à l tempête.

Pendant dix minutes, il avait vécu quelque chose d'inouï ; il s'était trouv dans le vent, dans les embruns. Il s'étai senti enveloppé, pénétré par le gran souffle de l'océan. L'océan lui avait brûl les yeux, craché dans la bouche son odeu la plus forte, glacé la chair, avait chuchote ricané et vociféré à ses oreilles.

Il avait follement mais sans peur lutt corps à corps jusqu'à ce qu'une rafale l jetât sur la passerelle devant le secon capitaine, qui avait hurlé, pour êtr entendu : « Mais d'où sortez-vous, vous ?

D'où sortait-il ? Il ne l'avait jamais su Ç'avait été plus qu'une rencontre, un sorte de possession. Depuis, il avait ét différent, comme si cette nuit-là il eû « connu » la mer. Mais il avait fallu encor de nombreux mois pour qu'il l'aimât.

Ainsi, Godde, avec en lui la menace d l'accusation, la torture du doute, appelai le passé contre les défaillances du cœu avait vécu trois mois.

La veille de ce jour où il se trouvait assi dans un cabinet de l'Inscription Maritim de Marseille, en face du commandan Cernay, un messager spécial lui avait enfi apporté l'appel : « *Le capitaine au lon cours Joseph Godde est prié de se présente le 13 mai à 14 heures...* »

« Demain ! » Le lendemain, il sera fixé. Dans trente-six heures, il rentrera dans cette chambre et il saurait... s'il ava commis une faute ou non en se portant à secours d'un navire en détresse.

— Ne te trouble pas ainsi ! lui avait t sa femme.

— C'est tout de même effrayant ! Il e semble... tu comprends... tous ces jours, utes ces nuits... que j'ai perdu ma force.

Il s'était trompé. L'air, le mouvement, le uit avaient été comme une gorgée alcool absorbé par un homme à jeun. tte ivresse, qui avait désordonné les nsées de ce reclus brusquement jeté à rue, avait cessé lorsque Godde, après en oir franchi le porche, avait pénétré dans cour de l'Inscription Maritime. Là, il ait retrouvé toutes ses fiertés de marin d'homme.

Dédaignant le fantôme de ce garçon de x-sept ans qu'il avait été, craintif, brûlé passion, tendu vers l'avenir de la inute suivante, et que, cependant, il ercevait dans cette cour, disparaissant ns un bureau à la suite de l'officier qui lait le faire inscrire au rôle du *Virginia* mme pilotin, sans les rechercher il en ait aperçu bien d'autres, ou, plutôt, un tre, mais multiple, mais se transformant, jeune lieutenant au long cours déjà gagé des troubles de la première jeu- sse, tenant roulé dans une main le revet qu'un commis venait de lui mettre, devenant un second capitaine êt à commander, ayant gagné d'année en née, en assurance, en expérience, en nnaissance du métier, en confiance en i, car, à peu près à chaque voyage, il ait venu là pour un devoir.

Il n'était pas entré une fois dans cette ur encadrée par un sévère bâtiment, il avait pas une fois poussé une porte, sans nser que le pied de son père avait foulé même terre, que la main de son père ait pesé sur le même panneau. Son père ur lequel — peu après, Godde devait avouer au commandant Cernay — il avait rouvé de l'admiration, était passé là ille fois, l'esprit occupé des pensées, des ucis, des espoirs, des joies dont, plus rd, le fils avait pris la charge. Puis, ndré Godde avait quitté cette cour pour onter à bord de son navire et appareiller, il n'était plus revenu.

Aussi, Godde s'était-il assis en face du eux capitaine au long cours tout à fait aître de lui, souffrant d'une plaie, mais ine, nettoyée par le sel de la mer des urritures qu'y avait apportées une tente de trois mois.

L'accusation de s'être dérouté pour courir le *Marco-Polo* serait formulée. se défendrait.

Il sentait bien ce qu'il y aurait de délicat dans cette défense. Le *Canope* l'avait, pour ainsi dire, trompé. Le *Canope*, qui s'était montré inquiétant entre Londres et Marseille, s'était, dans le gros temps de l'Atlantique, bien comporté. Cependant, il portait en lui une faiblesse, et à la suite du déroutement il avait coulé.

C'est pour cela que Godde avait plusieurs fois protesté contre l'insistance du commandant Cernay à rappeler les incidents du passé. Il avait vu dans cette insistance une intention, une démarche vers l'accusation.

Pour Godde, ces incidents, compensés plus tard par la tenue du navire, ne pouvaient être tenus pour des signes. Le vice du *Canope* était, jusqu'à ce qu'il fût trop tard, demeuré secret.

Et Godde venait d'entendre de la bouche même du commandant Cernay qui « avait reçu à peu près tous les témoins vivants de l'affaire, lu et relu les documents réunis, les rapports officiels et les autres », ces mots qui lui paraissaient stupéfiants : « Je ne vous reproche pas du tout de vous être porté au secours du *Marco-Polo*. Je vous donne ma parole d'honneur que moi-même si je m'étais trouvé sur la passerelle du *Canope*, connaissant de ce navire ce que vous saviez, je l'aurais lancé en travers des lames... »

Godde ferma les yeux comme pour se défendre d'une lumière trop éblouissante. L'angoisse, la torture... C'était fini.

Oui, Godde. Je me serais dérouté, poursuivait le marin qui, comme surpris par l'étonnement de l'ex-commandant du *Canope*, paraissait vouloir justifier sa propre prise de position. Sans hésiter plus que vous. Vous aviez de très bonnes raisons. Vous étiez suffisamment chargé, et, depuis le début du gros temps, pas un incident. Charrel ne vous avait signalé que des difficultés de chauffe.

« Mais j'ai dû discuter ferme avec Senanque et Latouche pour le leur faire admettre. Pour des marins comme nous, un appel de détresse, c'est sacré. Un administrateur de la marine qui n'a fait

que du Droit (1) et un inspecteur de la navigation n'ont pas le même point de vue.

« J'ai réussi à convaincre Latouche. Senanque hésitait encore. « Posons la « question à cinq commandants ou anciens « commandants, ai-je proposé. La majorité « décidera ». Ils ont accepté.

« Vous voyez, Godde, notre souci d'équité. Vous avez attendu trois mois. Pendant ces trois mois, tout a été examiné, pesé. Je vous assure que notre rapport sera inattaquable. »

Tout entier pris par la sensation de détente qu'il éprouvait — sensation si vive qu'avec un bien-être physique elle provoquait une sorte d'ivresse légère — seuls quelques mots de la longue déclaration de Cernay avaient touché Godde.

— Qui sont ces cinq commandants ? demanda-t-il.

— Je ne vous en nommerai qu'un : Pierre Laurent à qui Vox a succédé à bord du *Virginia*. Celui qui est devenu aveugle au cours d'une traversée (2). Vous devez être au courant de l'histoire.

— Oui. J'ai même aperçu Laurent quelques fois, à Marseille, à Naples, à New-York. Mais je n'ai jamais navigué avec lui.

— Nous les avions choisis. Ils ne devaient pas vous connaître personnellement. Eh bien, sur cinq commandants, quatre auraient agi comme vous.

— Qu'aurait fait Pierre Laurent ? Pouvez-vous me le dire ?

— Il se serait dérouté. Quatre sur cinq, plus moi-même. La partie était gagnée. C'est maintenant un point définitivement acquis.

Godde porta les yeux sur l'eau qui tambourinait aux carreaux de la fenêtre. En touchant le verre, les gouttes éclataient. Godde respira à fond. « Un point définitivement acquis. » C'était une pluie de printemps qu'il voyait, qu'il entendait, lui, fermé depuis trois mois à toute chose qui n'était pas l'accusation dont il s'était cru menacé, lui qui n'avait plus joui d'une couleur, d'un parfum, d'une saveur.

— Notre avis, qui fait état de celui des cinq commandants, est net. En vous déroutant, vous avez agi en marin.

« S'il n'y avait pas les morts, pensa Godde, mais seulement un navire au fond ! Si des femmes et des enfants n'avaient pas été écrasés, si des êtres humains n'avaient disparu, si des matelots, des hommes de la machine, Bertrand, Rouveyre, Charrel n'avaient péri, combien vite l'aventure serait oubliée ! »

— En marin, répéta Cernay qui serrait toujours entre les doigts le rapport de Godde. Et vous auriez eu du mal à vous justifier, ajouta-t-il, si après avoir reçu l'appel du *Marco-Polo* vous aviez pris la décision de ne pas vous porter vers lui. Vous justifier vis-à-vis de vous-même, ajouta-t-il, car personne ne vous en aurait fait le reproche.

— C'est ce que j'ai dit à Vox, à bord du *Virginia*, répondit Godde. Je ne sais plus sous quelle forme.

— Mais, pour en revenir à l'attitude de Charrel, je dois vous dire, tout à fait à titre privé, que moi je ne me serais pas contenté de lui téléphoner pour le prévenir du déroutement. Je l'aurais fait appeler sur la passerelle. Peut-être alors vous aurait-il enfin fait part de ses craintes. Mais sans doute ne teniez-vous pas à avoir une autre discussion avec lui, après celle de Naples ?

— Ce n'est pas ça du tout, protesta Godde. Je vous assure qu'à ce moment-là je n'avais pas à l'esprit l'histoire de Naples. Je pensais au *Marco-Polo*, aux hommes du *Marco-Polo* en danger. Je voulais agir vite. Je donnais des ordres. J'ai téléphoné à Charrel. Pourquoi s'est-il contenté de cette espèce d'exclamation : « Nous allons rouler ! » ? Pourquoi ne m'a-t-il pas répondu : « Un instant, commandant. Je vais vous trouver. J'ai quelque chose de grave à vous confier » ?

« Pourquoi ? poursuivit Godde après un court instant de réflexion. Je crois pouvoir répondre. Ses craintes au sujet du parquet de la chaufferie et des pompes étaient certainement fondées. Mais ce qu'il ne pouvait prévoir, ce que personne ne pouvait prévoir, c'est que le *Canope* en travers des lames embarquerait de l'eau par les sabords des soutes et que le charbon serait inondé. »

— C'est bien possible, concéda le commandant Cernay. Les circonstances ont fait de ce naufrage la plus affreuse histoire de mer que je connaisse. Et il y a quelque chose d'implacable dans le déroulement des faits comme si le Destin s'en était mêlé.

« L'inquiétude qui pèse, causée par le passé du navire, par le roulis, par l'avarie devant Beachy Head, par les paroles de Derieu à Maurin ; la congestion cérébrale de Derieu ; la démarche de Charrel qui ne l'a faite — nous pouvons le supposer en toute vraisemblance, remarqua en

(1) Aujourd'hui, de nombreux administrateurs de la Marine sont capitaines au long cours.

(2) *Le Pilote*, par Edouard Peisson. Editions Bernard Grasset.

assant le vieux marin — que poussé par es propres craintes, que d'ailleurs il ne ous exprime pas ; le gros temps de Atlantique et, surtout, la tenue du *Canope* ans ce gros temps ; l'appel du *Marco-olo* ; votre décision de vous dérouter, ustifiée... justifiée, et, encore, à ce ioment-là, le silence de Charrel... »

— Oui, oui, murmura Godde. Le Destin !

— L'eau qui embarque ; les tresses des abords des soutes qui sautent ; le charbon nbibé ; les pompes engorgées ; votre npuissance, à l'aube, à tenir la route de lew-York ; votre impuissance, encore, à irer de bord. Et je n'ai pas cité tous les étails que vous donnez dans votre rapport, onclut le commandant Cernay, agitant les euilles de papier. La baleinière écrasée...

— Vous oubliez quelque chose de très nportant, commandant.

— Quoi donc ?

— L'impossibilité dans laquelle Vox 'est trouvé de me redresser avec une emorque.

— Non. Je n'oublie pas. J'allais jus-ement vous en parler. Votre interruption n'a fait m'écarter du rapport de mer, épondit le vieux marin dont le regard xprima de nouveau cette attention pas-ionnée qui y avait brillé au moment où Godde avait évoqué l'instant, au lever du our, où le *Canope* s'était heurté sans force la mer debout.

— Reprenons, poursuivit-il, non pas à 'aube mais tout de suite après le virement le bord manqué. Nous irons vite, ajouta-il après un rapide regard à la montre nurale dont les aiguilles marquaient uatre heures et demie. Je voudrais avoir erminé avant l'arrivée de Latouche.

« Vous avez écrit : « *A 17 heures, le hef mécanicien vint me demander de topper la machine afin que la pression ui restait fût utilisée pour l'éclairage du avire et le fonctionnement des pompes ncore en état.* »

« Comment cela s'est-il passé ? »

— Nous avons discuté, répondit Godde. Pour moi, stopper la machine c'était n'ôter la possibilité d'achever le virement le bord. Puis j'ai cédé à cause de mes huit ents passagers, pour éviter une panique t j'ai fait signaler par radio que je n'étais lus maître de ma manœuvre. Peu après, e *Virginia* et l'*Ascania* me répondaient...

Quatre phrases avaient suffi à replonger n plein cœur du drame Godde qui, un nstant plus tôt, parlait avec l'aisance d'un omme soulagé d'une horrible douleur.

— Ce furent une nuit et une journée terribles, commandant. Pas une minute la mer ne céda...

— Je lis : « *Lames déferlant sur les ponts inférieurs. Roulis très violent. Plus accentué sur la gauche...* »

— Oui, dit Godde d'une voix étouffée. En réalité, le *Canope* était devenu une épave. Je faisais lancer des fusées. Un peu avant minuit, un glissement de charbon se produisit dans la soute centrale, et la gîte sur la gauche, peu marquée jusque là, s'aggrava. Peu après, les feux d'un navire furent en vue dans le sud-est.

« Que l'un de vous aille au poste, « s'informe de l'identité de ce navire et lui « demande de rester sur place », dis-je à mes deux lieutenants qui étaient là. Rouveyre partit, et je ne le revis plus. Ce fut le premier mort. Une heure plus tard, Dufor le trouva, crâne fendu, reins brisés, coincé par des tuyaux, sur le pont supérieur.

« Le navire aperçu était le *Virginia*, et toute la nuit ses feux, qui dansaient, disparaissaient, reparaissaient plus loin, furent dans cette sorte d'enfer notre seul lien avec le monde des vivants.

« Juste avant le lever du jour, Charrel me signala le désamorçage de la pompe du condenseur. »

Godde s'arrêta, fit un geste ample de l'avant-bras gauche.

— Qu'importait ? dit-il. Seul Vox aurait pu nous sauver. Dès que le jour se leva, il commença à manœuvrer.

Godde se tut encore, plus longuement. Puis, d'un ton bouleversé :

— Pourquoi revenir là-dessus ? Il n'a rien pu faire.

— Et ce fut très dur pour lui de n'avoir rien pu faire !

— Je le sais, commandant. Ses premiers mots à bord du *Virginia* ont été : « Excusez-moi, Godde. Si j'avais eu un cargo sous les pieds... »

— Lorsque nous avons reçu sa déposition, j'ai insisté. Comme marin et comme ancien commandant, j'étais le seul à pouvoir insister. Alors Vox a sorti de son porte-feuille deux photos et me les a tendues, sans un mot.

« Les connaissez-vous ? »

— Non, répondit Godde, un éclair dans les yeux.

— C'est un passager du *Virginia*, poursuivit le vieux marin fouillant un dossier, qui les a prises. Cet Anglais qui a déclaré à un journaliste qu'on aurait dû couler le *Canope* à coups de canon. Les voici.

Godde s'approcha du bureau, saisit les images et les plaça dans la lumière de la lampe.

— Il faut avouer que Vox n'a pas eu peur, continuait le commandant Cernay. A combien de vous se trouvait-il ? Assez près, nous a-t-il répondu, pour distinguer à l'œil nu les unes des autres les silhouettes sur votre passerelle, pour les compter.

« Ceci, ajouta-t-il, désignant de l'index sur une des photographies qui tremblaient au bout des doigts de Godde, une large tache grise, c'est une lame qui après avoir recouvert votre gaillard se déverse sur le pont avant. Je me suis servi d'une loupe. »

Godde n'écoutait plus le marin. L'air ailleurs, il regardait l'image de son navire qui allait sombrer, qui quelques heures plus tard avait sombré, sorte d'animal non pas blessé mais épuisé et comme lapidé à mort par les lames, dans les flancs duquel plusieurs centaines d'êtres humains hurlaient. C'était immobile, c'était silencieux et cependant chargé d'épouvante pour l'homme qui, au cours de cette fraction de seconde comme arrachée au gouffre du Passé, avait été l'âme du bâtiment en perdition.

Très calme, le commandant Cernay donna une explication inutile :

— Sur celle-ci, l'Anglais vous a saisi tandis que vous rouliez sur bâbord. Si la photo était plus nette on apercevrait vos quilles à roulis. Tandis que sur celle-là vous vous étiez redressé.

Dans quelques points noirs, sur la passerelle qui n'était, elle aussi, qu'une tache grise mais nettement délimitée, en avant et au-dessous des trois sombres tuyaux sans fumée, Godde cherchait sa propre silhouette. Il crut la trouver, et l'angoisse dont il avait souffert dans le moment, ayant compris que Vox renonçait à agir, lui remonta à la gorge. Alors, il avait su qu'il lui faudrait subir ce que son lieutenant Dufor avait appelé quelques heures plus tard « l'horreur de la chose », qu'il lui faudrait voir enfants, femmes, émigrants et ses propres hommes souffrir et périr.

— Il aurait fallu être fou pour s'approcher de vous davantage, chuchota à son oreille le vieux marin.

— Je voudrais garder ces photos.

— Non. Pas celles-ci. Nous les avons annexées à la déposition de Vox. Mais je vous en trouverai d'autres, promit Cernay enlevant les images des doigts de Godde.

Et, tandis que celui-ci reprenait sa place, il ajouta :

— Le commandant de l'*Ascania*, dont le rapport nous a été communiqué, a été aussi catégorique que Vox. « Trop risqué ! » a-t-il écrit.

— L'*Ascania* n'est arrivé que plus tard répondit Godde. Vers les neuf heures. Il me semble que je préparais l'évacuation après avoir reçu le message de Vox m'indiquant qu'il allait se placer sous le vent prêt à recevoir mes baleinières. Tous les passagers étaient sur le pont.

« D'ailleurs qu'importe ! poursuivit-il bouleversé encore par la vision de ce navire qui lui avait « échappé ». Après le télégramme de Vox, j'ai eu le sentiment de l'inéluctable. Vous savez ? Lorsque vous lâchez l'ancre et que la chaîne suit entraînée, se dévidant maille à maille. »

— C'est d'ailleurs l'impression qu'on éprouve à la lecture de la fin de votre rapport.

« *9 h. 30. Décidé évacuation...*

« *10 h. 15. Tous les passagers sont réunis sur le pont...*

« *10 h. 30. Commandé la mise à l'eau de la baleinière N° 1 avec à bord les femmes malades et âgées et les mères avec les jeunes enfants...*

« *10 h. 40. Le palan avant de la baleinière N° 1 n'ayant pu être décroché, celle-ci est écrasée...*

« *12 h. Le charpentier Guérin envoyé sur le gaillard pour affaler les ancres et les chaînes a été emporté à la mer...*

« *12 h. 45. Lancement d'une ancre flottante...*

« *De 13 h. à 14 h. 30, mise à l'eau sans incidents des baleinières N^os 3, 5, 7 et 9.*

« *15 h. L'abandon se poursuit par radeaux. Beaucoup d'hommes munis de leur gilet de sauvetage se laissent emporter par les lames qui effleurent le pont supérieur bâbord...*

« *Vers 16 h., le chef mécanicien, après m'avoir fait savoir que tout le personnel de la machine était évacué, m'a demandé l'autorisation de quitter le bord...* »

— Ça ne peut pas se raconter, dit Godde interrompant brusquement le marin. Cette rapide succession des événements... Les minutes comme emportées, l'une après l'autre, par la bourrasque qui assaillait l'épave. Et tout à coup Charrel devant moi Charrel couvert d'une espèce de fange noire : le charbon mouillé. Une coupure qui a duré quatre, cinq secondes. J'ai revu Charrel dans sa cabine, à Londres, les yeux éblouis par le rayon de ma lampe électrique. Je l'ai revu, à Naples, me disant : « Il faut surseoir à l'appareillage, Godde. »

« Là, à quelques minutes de la mort, il était très calme. « Je m'en vais aussi, « commandant. Si vous le permettez. » Nous nous sommes serré la main. C'était la fin.

Le commandant Cernay détourna les yeux du visage de Godde, et une expression presque de souffrance s'inscrivit sur ses propres traits. Son regard se posa encore sur l'ex-commandant du *Canope* et de nouveau s'en détourna.

Tout à coup, le vieux marin dit, comme s'il eût pris une soudaine résolution :

— Tout à l'heure, vous avez affirmé qu'il en aurait fallu peu pour que le *Canope* achève son évolution et ne soit pas perdu. Il en a fallu peu aussi pour qu'il coule.

Et son attitude fut celle d'un homme pacifique qui vient de lancer une grenade et qui en attend l'éclatement.

— Peu ! s'exclama Godde avec un air d'extrême surprise. Vous trouvez ? commandant. La mer a mis vingt-quatre heures à le couler, expliqua-t-il. Pendant vingt-quatre heures, l'eau a embarqué.

— L'eau ! L'eau ! répéta le commandant Cernay décidé à aller jusqu'au bout. Mais avant... Senanque, Latouche et moi-même sommes persuadés que le *Canope* aurait pu être sauvé, lança-t-il.

— Avant ? demanda Godde dont le regard devenu sans vision erra un instant. Vous voulez dire par Vox, s'il avait pu me passer une remorque ?

— Non. Par vous, Godde, murmura dans un souffle le vieux marin, comme honteux d'avoir à porter ce coup.

— Par moi ?... Pourquoi ?...

Absolument affolé, il allait ajouter : « Comment ? » lorsqu'après un coup frappé à son panneau la porte livra passage à un homme de belle taille, qui s'avança, l'allure vive.

DEVANT Godde, l'homme qui était entré, que le commandant Cernay lui présenta : « Monsieur Latouche, inspecteur de la navigation », auquel il serra la main, qui ôta son feutre et quitta son manteau ruisselants, les suspendit à une patère, abaissa le bas de ses pantalons sur de fortes chaussures, défroissa d'un coup du plat des mains les manches de sa veste, paraissait s'agiter dans un nuage de fine poussière.

Sa voix semblait étouffée. « J'arrive de la Grande Bigue. Quelle averse ! J'ai tout pris ! Est-ce que je ne suis pas trop en retard ? »

Le même voile enveloppait la mince silhouette du vieux marin qui, venu jusqu'au milieu de la pièce à la rencontre de l'arrivant, regagnait son fauteuil, et la même sourdine rendait sa voix lointaine : « Pas du tout, Latouche. Il est cinq heures. Je ne vous attendais pas avant. »

Bouche close, traits figés, l'œil hagard, ne quittant Latouche qui, après s'être assis sur le troisième fauteuil, fouillait des deux mains, la droite d'un côté, la gauche de l'autre, les poches de sa veste, que pour se poser un instant sur Cernay, Godde se forçait à être attentif aux paroles des deux hommes malgré une forte douleur au cœur et le : « Non. Par vous, Godde », vibrant encore à ses oreilles.

— Fumez-vous, monsieur Godde ?

L'ex-commandant du *Canope* sursauta, voyant brusquement devant lui, au bout d'un bras tendu, un étui de cuir.

— Oui. Mais pas maintenant, parvint-il à répondre.

— Où en êtes-vous ? dit Latouche, portant une cigarette aux lèvres.

« Ce n'est pas possible. J'ai mal compris ou bien il s'est mal exprimé, pensa Godde dont le trouble se dissipait un peu et qui, dans le moment, regardait Cernay. Il ne serait pas si calme si vraiment il avait voulu m'accuser. »

— Où en sommes-nous ? répéta le vieux marin. Nous parlons depuis trois heures d'horloge. Nous avons d'abord passé en revue tout ce qui a précédé le départ de Naples.

Le regard de Godde se porta sur le visage de Latouche dont le haut front vertical et, surtout, les yeux, si clairs qu'ils paraissaient lumineux, bien ouverts, largement écartés mais un peu trop mobiles, rachetaient le manque de finesse des traits, l'épaisseur des lèvres et la lourdeur du menton.

— Londres. La traversée. L'avarie de Beachy-Head. Le roulis...

A chaque mot, le grand front s'abaissait puis se relevait, en signe d'approbation, et les yeux allaient d'un homme à l'autre, du commandant Cernay qui parlait à Godde muet, les effleurant sans les fixer.

— L'arrivée du *Canope* à Marseille, avec l'histoire de Maurin. La congestion cérébrale de Derieu, la prise de commandement de Godde. La démarche de Charrel.

Le vieil homme, le torse droit, le dos bien appuyé au fauteuil, ne se hâtait pas,

ôtant et replaçant ses lunettes ou bien déplaçant les dossiers devant lui, en entr'ouvrant un, le refermant, comme si la présence de Latouche l'eût intimidé.

— Nous avons suivi le *Canope* de Naples jusqu'au moment du déroutement. J'ai d'ailleurs dit à Godde comment nous avons liquidé cette question qui nous a un moment divisés. Et aussi, entre parenthèses, celle de l'erreur de position...

— Je vois. Je vois, répéta Latouche avançant le bras pour écraser dans le cendrier posé sur un coin du bureau, sa cigarette à demi fumée.

— Toujours au sujet du déroutement, j'ai exposé à Godde notre point de vue sur l'attitude de Charrel. Puis nous avons poursuivi la lecture du rapport de mer. Godde m'a raconté comment le *Canope* était resté en travers des lames et avait coulé. Mais...

Le commandant Cernay se tut, cessa de jouer avec ses lunettes, tourna la tête, jeta un regard par côté aux carreaux de la fenêtre qui vibraient sous l'assaut d'un nouveau grain, et ajouta :

— Je crois que Godde et moi n'allions plus être d'accord.

— Ah ! A quel propos ? demanda Latouche, les yeux s'immobilisant pour la première fois et se fixant sur Godde qui, dans l'attente angoissée des mots qui allaient être prononcés, paraissait frappé de paralysie.

— Au moment où vous êtes entré, Godde me demandait pourquoi nous — Senanque, vous et moi — pensions qu'il aurait pu sauver le *Canope*, malgré l'eau embarquée, tandis qu'il se dirigeait vers le *Marco-Polo*.

— Pourquoi ? lança Latouche. Pourquoi ? répéta-t-il. Et il poursuivit du ton dont on énonce une vérité indiscutable : « Parce que, malgré cette eau que les pompes n'épuisaient pas, le *Canope* aurait viré de bord et pris l'allure de fuite si vous aviez tenté cette manœuvre à huit heures le matin au lieu d'attendre le soir. »

Godde, les yeux soudain saillants, répéta comme s'il eût hoqueté : « Quoi ? Que dites-vous ? Quoi ? » Puis, après un long silence que ni Cernay ni Latouche ne rompirent, il cacha son visage dans les mains.

« Le *Canope* n'aurait pas coulé s'il avait été mis en fuite à huit heures, le matin », se répéta-t-il. Voilà donc ce qu'ils avaient trouvé, Latouche, Senanque et Cernay, depuis trois mois qu'ils enquêtaient, qu'ils interrogeaient les survivants de la catastrophe, qu'il lisaient des rapports, des dépositions, des lettres ! Ils avaient dû écarter la question du déroutement qui les avait d'abord arrêtés.

« Cinq commandants sur six se seraient portés, comme moi, au secours du *Marco Polo*. Il leur a fallu trouver autre chose. Des enquêteurs doivent toujours trouver quelque chose, quelqu'un, un responsable. Sinon à quoi serviraient-ils ?

« Mais c'est idiot. C'est ridicule. Est-ce qu'ils vont t'abattre ainsi par une seule phrase, par une si sotte affirmation ? »

Le visage découvert, les mains tendues en avant, il cria avec colère, presque sauvagement :

— C'est évident ? Que me racontez-vous là ? Mais, le matin, je n'avais aucune raison de virer de bord.

Il se tut, haletant, percevant les coups du cœur dans la poitrine. Un coup d'œil lancé au commandant Cernay lui en fit remarquer la pâleur. Puis il porta les yeux sur Latouche. Ce garçon de quarante ans à peine, qui énonçait une telle accusation l'avait-il vraiment pesée ? Etait-il allé jusqu'au bout ? Après l'avoir formulée (et elle l'avait été bien des jours plus tôt) avait-il pensé qu'elle mettait en jeu toute une vie, toute sa vie, depuis le soir où un inconnu était venu apporter à la mère la nouvelle de la disparition d'André Godde qu'encore elle ôtait tout sens à sa vie de marin ?

Le regard de Godde était chargé de mépris.

Mais qui était cet homme ? Un mathématicien, pas un marin. Il avait navigué un an ou deux, après la sortie des écoles pour pouvoir en parler ! « Et c'est lui qui estime que j'aurais dû manœuvrer le matin, moi qui ai passé vingt-cinq ans sur une passerelle, jour et nuit, depuis l'âge où je tremblais d'être seul avec un navire sous les pieds et mille êtres humains dormant, confiants ! »

Et soudain, une autre pensée se présentant, un nouveau flux de sang lui empourpra les pommettes, et son cœur battit avec plus de violence.

A la place du visage ingrat de l'inspecteur, Godde vit un lourd masque dont les yeux verts lisaient ligne à ligne son rapport. Puis, ce masque fit lui-même place à une face blafarde, allongée par une barbe carrée, dont les lèvres décolorées murmuraient : « Continuez ».

Maurin. L'armateur. « Jamais ils ne me reprocheront d'avoir dérouté le *Canope* ; ils s'accuseraient eux-mêmes. Ils chercheront à m'écraser. Voilà, ils ont trouvé comment. Ils ont trouvé cela qui écarte d'eux tout soupçon. Ne parlons pas de

anope, du passé du *Canope*. La question u déroutement est réglée. Cinq comman- ants se sont prononcés. Cet homme qui 'est fait leur complice — le complice de Iaurin et de l'armateur — a si habilement anœuvré qu'il a réussi à convaincre ernay. »

Godde, à un tel point affolé par la sur- rise et la gravité de l'accusation, ne se appelait pas — dans le moment — que ui-même avait plusieurs fois reproché u vieux marin de donner trop d'impor- ance au passé du *Canope* et à tout ce ui avait précédé l'appareillage de Naples, t qu'il avait fallu convaincre Senanque et atouche du bien-fondé du déroutement.

Faisant face à Cernay, il répéta avec orce :

— Non, à l'aube, trente heures avant ue le *Canope* ne coule, je n'avais aucune aison de prendre la fuite.

— Ce n'est pas la question, répliqua le ieux commandant. Qu'importe le nombre es heures que la mer a mis à venir à bout u navire ! C'est à partir du moment où ous avez manqué votre virement que eau a embarqué pour le couler. Vous ne l'avez vous-même dit. Et le virement ous ne l'auriez pas manqué si...

L'épouvante qu'éprouvait Godde, sem- lable à celle d'un homme autour duquel out s'écroule, sous les pieds duquel le ol s'ouvre (mais c'était en lui que tout effondrait), le défigurait si complètement ue Cernay n'acheva pas sa phrase.

Pendant près d'une minute, les deux ommes se regardèrent sans prononcer n mot. Puis, Godde dit à mi-voix, comme il eût redouté de poser la question :

— Vous, commandant, vous auriez mis otre navire en fuite, le matin ?

— Je le crois, Godde. Je sais que je ous fais un mal, un mal atroce, mais je crois et je dois le dire. De toute manière, n'aurais pas attendu le crépuscule pour anœuvrer.

Les lèvres du vieux marin s'étaient fer- ées déjà depuis un moment que Godde s regardait encore, attendant d'autres ots qui auraient pu atténuer la cruauté e ceux prononcés. Il entendit :

— A midi, lorsque Charrel vous a emandé de tourner le dos à la tempête, ous auriez réussi. Vous aviez assez de ression.

Godde porta le regard vers un angle de pièce, en bas, où il n'y avait rien d'autre, ans une demi-obscurité, que de la pous- ère, des carreaux rouges cassés, et le apier des murs par endroits déchiré.

Oui, cela ne faisait aucun doute, se disait-il. S'il eût manœuvré à l'aube, à midi même, le *Canope* ne serait pas resté en travers de la mer et n'aurait pas coulé. Peut-être, même, le virement entrepris une demi-heure plus tôt aurait-il pu se faire. A bord, on en avait parlé. Il avait entendu Dufor rapporter à Vox un propos d'Ollivier : « Godde ne comprend-il pas qu'il n'y a plus qu'à tourner le cul à la mer ? » Il y avait pensé, lui aussi, plus tard, au cours des nuits sans sommeil, et il avait écarté ce regret, inutile comme tous. Mais on voulait le prendre à une sorte de piège, car cela n'était pas le principal.

— Monsieur Latouche, dit-il, d'un ton qu'il voulait calme, je n'aurais pas eu à prendre la fuite si je n'avais eu de l'eau à bord, de l'eau qui a rendu le charbon incombustible, si les pompes avaient épuisé cette eau, si l'on eût, ainsi que l'avait demandé Charrel, refait les parquets de la chaufferie et de la machine bourrés d'escarbilles, si les crépines n'avaient été engorgées. Et cette eau — la première, précisa-t-il — a embarqué tandis que je me portais au secours du *Marco-Polo*...

Et brusquement, ne se maîtrisant plus, il cria presque :

— Si l'on m'eût donné un navire qui tînt la mer, la question de prendre la fuite ne se serait pas posée.

— Mais justement, commandant, répondit Latouche. Un navire qui ne tenait pas la mer !

— Vous le reconnaissez ?

— Et c'est parce que vous aviez un navire qui ne tenait pas la mer que vous auriez dû prendre la fuite à huit heures du matin et non attendre la nuit, ou presque.

— Ecoutez-moi, Godde, dit le vieux commandant, toujours très pâle, prenant la parole. Lorsque nous avons étudié pour la première fois le point que nous discutons aujourd'hui, j'ai pensé à démissionner. J'y ai pensé sérieusement. « Qu'un autre prenne la suite ». Je n'étais pas fier ! Accuser d'avoir perdu son navire un marin qui, la veille, s'était porté au secours d'un autre !

« Puis, j'ai deviné ce que vous répondriez, ce que vous venez de dire à l'instant : qu'on vous avait donné un bâtiment qui ne tenait pas la mer, un bâtiment qui n'était pas fait pour l'Atlantique du Nord. C'est pour cela que je suis resté. Pour écrire dans mon rapport tout ce que l'enquête m'a appris sur le *Canope*. Et ce sera dur ! Je vous en donne ma parole

d'honneur. A mon âge ce serait une honte, même de voiler quelque peu sa pensée.

« Lorsque ce rapport sera terminé, je vous le ferai lire, Godde. Vous verrez que je ne vous mens pas. Les rescapés et les parents des victimes attaqueront s'ils le veulent les transporteurs, c'est-à-dire la compagnie de navigation. C'est leur droit.

« Mais notre but à nous, commissaires-enquêteurs, notre but fixé par la loi, est de rechercher si le commandant du *Canope*, dans l'exercice de ses fonctions et *quelles que soient les circonstances*, n'a pas commis une faute. Et si nous découvrons une faute, notre devoir est de le traduire devant un tribunal composé en grande partie de marins (1).

Le vieux commandant reprit souffle, puis :

— Nous admettons... mieux, nous prenons comme définitivement établi, comme ne faisant aucun doute, insista-t-il, que le *Canope*, trop ouvert, les sabords des soutes fragiles, le parquet de la chaufferie bourré d'escarbilles, a, tandis qu'il naviguait en travers des lames, embarqué assez d'eau pour noyer le charbon, que cette eau n'a pu être épuisée, toujours en raison de l'état du navire, qu'une insuffisance de pression en est résultée... Et souvenez-vous, Godde, ajouta le marin avec un geste sec de la main gauche, que le reproche de vous être dérouté est définitivement écarté.

« Mais cette situation étant constatée, et aucun d'entre nous ne la contestant, nous nous sommes demandé comment vous vous étiez comporté. Pour nous, après trois mois d'enquête, toute l'affaire est là.

« Le 11 février, à l'aube, au moment où vous reprenez... ou, plutôt, vous essayez de reprendre la route de New-York, l'histoire du *Marco-Polo* est terminée. C'est à ce moment-là, exactement, que pour nous commence celle du *Canope*.

« Vous faites à peine tête à la mer. Vous n'avancez pas. La pression est basse. Nous avons étudié tous vos gestes, tout votre comportement, et nous en sommes arrivés à conclure que si vous aviez pris l'allure de fuite dans les premières heures de ce 11 février la catastrophe aurait été évitée. »

— C'est donc vrai, murmura Godde qui, blême, sans un mot avait écouté le long exposé du marin, vous me considérez comme responsable !

(1) Après la perte de son navire, un capitaine de la marine marchande ne comparaît devant un tribunal que si les commissaires-enquêteurs ont relevé une faute dans son comportement.

— Excusez-moi, dit Latouche prenant la parole. Il y a un instant, à peine entré ici, j'ai parlé sans ménagement. Je n'ai pas la pratique des hommes. Pour moi, l'affaire du *Canope* a été une suite de problèmes à résoudre. Mais le commandant Cernay était là. Quand j'apportais une solution, il disait : « Pas si vite. Discutons. » Pour la question du déroutement, il a tout de suite affirmé qu'il n'aurait pas agi différemment que vous mais pour qu'il ne reste aucun doute dans l'esprit de Senanque il a eu l'idée de consulter d'autres marins.

« Après cela, il y a eu ici — il faut que vous le sachiez — un après-midi tragique — c'est le mot — lorsqu'après un long échange de vues la tardiveté de votre manœuvre nous est apparue comme une faute.

« Cernay en a convenu mais il a voulu que, de nouveau, on fît appel aux marins qui s'étaient prononcés sur le déroutement. Ils sont revenus ici, l'un après l'autre. A chacun nous avons lu votre rapport de mer, la fin de votre rapport, précisa Latouche. Et à chacun nous avons posé la question : « Pensez-vous que le *Canope* aurait pu être sauvé ? »

De nouveau, il y avait entre Godde et le commandant Cernay et Latouche un fin nuage poudreux qui voilait visages et silhouettes. Et les mots que prononçait rapidement l'inspecteur de la navigation donnaient à Godde une sorte de vertige qui lui faisait craindre de ne pas saisir au passage une nuance peut-être chargée d'un peu d'espoir.

— Tous ont répondu : oui. N'est-ce pas, commandant Cernay ?

A la voix de Latouche, il parut à Godde qu'une autre voix faisait écho ; celle de son lieutenant Dufor. Et il ne sut plus s'il se trouvait dans un cabinet de l'Inscription Maritime de Marseille, en présence d'un commandant en retraite et d'un inspecteur de la navigation ou à bord du *Virginia*, au bas d'un étroit escalier de fer, auditeur malgré lui d'un récit passionné.

Dans son esprit, les deux scènes se rejoignaient, et le temps qui les séparait n'existait plus. Ici et là-bas, on l'avait accusé, et, ici et là-bas, il avait éprouvé — et il éprouvait — l'effrayant sentiment d'une monstrueuse solitude.

— Oui, répondit Cernay, si un seul d'entre eux avait émis un avis différent il me serait venu un doute...

Mais *là-bas*, tandis que Godde écoutait à lui s'était présenté tout de suite l'argument majeur de sa défense : « J'avais

us les pieds un mauvais navire. » *Ici,* venait de détruire son argument : Nous savons bien que le *Canope* n'était as fait pour l'Atlantique du Nord. Nous écrirons dans notre rapport. »

— Mais tous ont affirmé qu'il aurait llu prendre la fuite plus tôt.

Tous ! Tous ! Les coudes collés au orps, les avant-bras tendus, les mains uvertes comme pour saisir quelque chose à s'accrocher, le regard affolé allant de elui qui se taisait à celui qui prenait la arole, Godde ressemblait à un cerf aux ois.

— Vous avez navigué cinq heures vers *Marco-Polo,* dit Latouche. Ensuite, vous vez tenu la cape jusqu'au jour. Si, alors, ntant de vous mettre en fuite, le *Canope* était trouvé immobilisé, la question serait ifférente. Mais, étalant à peine la mer, ous avez attendu pendant huit heures !

— Latouche, coupa le vieux marin assez rutalement, il y a plus de trois heures ue le commandant Godde est ici, à parler, répondre à mes questions et maintenant ux vôtres. Et nous en sommes à un point rès délicat. Nous devrions arrêter là et eprendre demain. Voulez-vous ? Godde.

L'ex-commandant du *Canope* refusa d'un este.

— Peut-être préférez-vous sortir, sug- éra le vieux marin, marcher un peu ? llez prendre quelque chose. Nous vous ttendrons.

Godde répéta son geste de refus.

Une demi-heure plus tôt à peine, ce ême moment où, ayant repris la route ers New-York, le *Canope* n'avait plus rouvé en lui la force pour avancer, avait té évoqué. Mais une demi-heure plus tôt odde ne connaissait pas l'accusation qui accablait. Cernay ne lui avait pas dit : C'est alors que vous auriez dû virer de ord », et aucune image ne s'était formée evant ses yeux.

Maintenant, c'était différent. Senanque, atouche, Cernay, cinq commandants 'étaient prononcés. Six hommes de mer et eux hommes dont le métier touchait à a mer affirmaient qu'il avait commis une aute qui se situait à l'aube du 11 février. t il s'y retrouva.

Il se retrouva au centre de la passe- elle du *Canope,* la bouche contre l'humide oile salée, l'œil protégé par la casquette, uste au-dessus de l'abri, guettant les lames uxquelles depuis quelques minutes se eurtait de nouveau l'étrave.

La lueur blanche à l'horizon avait tourné u rose. Des clartés avaient dessiné, à chaque minute plus précisément, plus profondément, les nuages violet sombre, à la panse lourde, modelés par le vent comme de la glaise, et les murailles d'eau. Soudain, dans le ciel, presque au zénith, était apparue une rayonnante auréole blanche, et, immédiatement après, le remous noir, qu'on devinait à peine, qui enveloppait le navire jusqu'au pavois, avait pris l'éclat des neiges éternelles.

Le temps pour Godde d'esquiver en baissant vivement la tête trois ou quatre volées d'embruns se déployant et claquant avec la rapidité de l'éclair, et la masse du gaillard se soulevant, s'abaissant mais embarquant peu, s'était construite solidement devant ses yeux.

Ce lourd tangage sans brutalité et cette eau qui semblait tourner autour du navire sans l'envahir lui avaient fait pressentir que le *Canope* n'avançait qu'à peine.

La porte de la chambre de navigation dans laquelle il était entré pour téléphoner à la machine fermée derrière son dos, dégagé du fracas des lames et du vent, il avait été surpris par le silence du navire. « Que se passe-t-il en bas, Charrel ? », avait-il demandé par le tube acoustique. « Nous sommes toujours dans le même état. Charbon mouillé et pompes engorgées », avait répondu le mécanicien.

Lorsque Godde était revenu sur la passerelle, cinq minutes plus tard, tout, sauf le remous autour du navire et les voiles cristallins des embruns, était devenu gris ; gris crème de la coque, gris d'acier noir des lames, gris violacé du ciel, gris fauve du mince ruban de fumée s'échappant des tuyaux. Et dans la lumière gris d'argent il avait pu voir que le *Canope* ne souffrait pas plus qu'en cape.

« Et c'est alors que j'aurais dû virer de bord. C'est insensé ! »

— Mais sur quoi basez-vous, lança-t-il tout à coup à Latouche, une telle accusation ? Sur des dépositions, sur des rapports. Vous dites : « Le *Canope* étalait à peine la mer. » C'est vrai. Mais vous ne l'avez pas vu, alors... Même vous, commandant, ajouta Godde, se tournant vers Cernay, vous ne pouvez pas affirmer, seulement sur des textes, que vous auriez pris la fuite, le matin.

« Non. Ce n'est pas possible de juger d'ici, trois mois plus tard ! »

Il ajouta, soudain éclairé par une idée qui lui vint tout à coup :

— Et vous jugez, sachant que le *Canope* a coulé. Cela change tout. A votre place, à la place des cinq marins auxquels vous

avez lu la fin de mon rapport de mer, avec seulement un dossier et partant du fait que le *Canope* est au fond, je raisonnerais comme vous, comme eux, et j'accablerais ce commandant qui n'a pas su prendre une décision à temps.

« Mais, moi, je me trouvais sur la passerelle de ce navire qui étalait à peine la mer mais qui tenait la mer, qui n'avait pas une avarie, dont pas un panneau n'avait été ébranlé par les coups de lames. »

— Sur ce point, vous avez raison, admit Latouche. Nous connaissons la fin, et notre tâche en est simplifiée. Non, se reprit-il vivement, ce n'est pas le mot, ce n'est pas ce que je voulais dire. Cela donne à notre jugement un tour particulièr. Je vous le concède. Mais vous vous trompez lorsque...

— Si j'avais tenté la manœuvre dix minutes plus tôt que je ne l'ai fait, coupa Godde qui malgré la volonté qu'il en avait ne parvenait pas à garder son sang-froid, peut-être aurait-elle réussi. Il s'en est fallu de si peu. Je l'ai dit au commandant Cernay.

— Elle n'a pas réussi. Il était trop tard. Mais vous ne m'avez pas laissé achever ma pensée. Vous vous trompez, je répète, lorsque vous affirmez que nous jugeons sur des textes. Nous jugeons sur des témoignages humains.

— Quels témoignages humains ? répliqua Godde surpris.

Et un instant il demeura silencieux, fixant Latouche et pensant à tout ce qu'il avait entendu de la bouche de son lieutenant.

— De qui voulez-vous parler ? De Dufor qui, avec moi, est le seul officier du pont sauvé ?

« Témoignages humains ! reprit-il après un autre court silence. Je n'en reconnais pas de valable quant à ma conduite, mon comportement comme vous dites. Même pas celui de Dufor. Il est trop jeune. Il n'a que peu d'expérience de la mer. Il n'en a pas du tout de l'Atlantique du Nord. C'était la première fois qu'il faisait cette route. Il était fiévreux, malade. »

— Non. Je ne pensais pas particulièrement à Dufor qui à toutes nos questions sur ce point particulier nous a répondu exactement ce que vous venez de dire. « Je ne sais pas. Je ne puis pas me prononcer. J'étais malade. C'était la première fois... *Et cœtera.* » Nous l'avons poussé. Nous lui avons répété que devant le tribunal il aurait à témoigner sous la foi du serment.

« Non, répéta Latouche, je pensais au témoignage qui se dégage de l'ensemble des déclarations, aussi bien de celle de Dufor, malgré ses réticences, que de celles d'Ollivier, du maître d'équipage, des matelots, des chauffeurs. Et je puis appeler cela : témoignages humains. »

— Vous pensez, répliqua Godde d'un ton de défi, que des chauffeurs savent mieux que moi ce que j'aurais dû faire ? Mais si j'avais écouté Ollivier, les mécaniciens, les chauffeurs, j'aurais refusé le commandement du *Canope*. Je n'aurais pas quitté Naples. Et à Vox avez-vous posé aussi la question ?

— Nous l'avons posée à cinq commandants.

— Oui, à cinq commandants — je viens de le dire — qui ne se trouvaient pas dans l'Atlantique du Nord à cette époque. Vox, lui, y était.

— Nous avons posé la question à Vox.

— Qu'a-t-il répondu ?

— Qu'il ne pouvait pas se prononcer, que s'il avait eu à lutter contre la même mer que vous il ne se trouvait pas à bord du *Canope*. Et, comme nous insistions, il nous a répondu qu'il témoignait, et que de témoin il se refusait à passer juge.

— Godde, dit tout à coup le commandant Cernay, silencieux depuis un long moment, vous paraissez croire que nous sommes contre vous. C'est faux. Nous nous sommes fait une opinion. Nous pensons que vous auriez dû manœuvrer plus tôt, que si vous aviez pris la fuite le matin le *Canope* n'aurait pas coulé. Ce n'est pas une opinion dont nous ne voulions pas démordre. Donnez-nous vos raisons d'avoir attendu le soir, et si nous les trouvons bonnes... avec joie, nous... nous les accepterons.

« Mes raisons, pensa Godde. Il y a quelque chose de faux à la base de leur accusation. Nous ne sommes pas sur le même plan. Ils savent que le *Canope* a coulé. Ils savent aussi que j'ai tenté de le mettre en fuite, que je n'ai tenté cette manœuvre qu'à la nuit et qu'elle a échoué. J'aurais pu essayer autre chose. Par exemple, reprendre la cape dès que je me suis aperçu que le *Canope* n'avançait plus. »

Mais tout de suite Godde s'aperçut que lui-même, il pensait faux. En cape, la machine aurait eu besoin de presque autant de pression.

Il fut un peu perdu, éprouvant le sentiment de ne plus être maître de ses moyens. Il était facile, se disait-il, de l'envelopper de mots, de l'embarrasser

ec des raisonnements, de traiter cette faire comme un problème, ainsi qu'avait t Latouche. Mille choses ne pouvaient se ettre en équations : nuances, impres-ons...

Peut-être avait-il eu tort de ne pas cepter cette sorte de trêve que lui avait ferte le vieux marin. Etre seul et archer, marcher longtemps, dans l'obscu-té ! Se rappeler, revivre minute par inute les heures qui avaient précédé les rniers actes de la tragédie, alors qu'il ait encore temps ! Retrouver exactement s sentiments du moment, de chaque stant, de l'aube à la nuit !

Ce qu'on lui disait là était fou, se pétait-il. Non, le matin, il n'avait eu icune raison de mettre le *Canope* en fuite. Mais ils me demandent tout le contraire. s me demandent quelle raison j'ai eue de e pas mettre le *Canope* en fuite. »

— Revenons, si vous le voulez, dit atouche, à ce que je viens d'appeler : moignages humains. Cela vous aidera, outa-t-il comme s'il eût suivi les pensées e Godde. Et nous aussi.

« Dufor s'est refusé à nous faire nnaître son opinion. Poussé à bout il ous a même répondu qu'il n'en avait pas. Pas une opinion suffisamment établie, t-il ajouté, pour qu'on puisse en faire at. » Mais tout ce qu'il a vu, tout ce u'il a entendu, il nous l'a dit, il l'a écrit, insistant : « Ce n'est pas une opinion. Ce n'est pas un jugement. C'est un témoi-gnage tout à fait personnel. »

« Acceptez-vous, Godde, que nous cher-hions à y voir clair à l'aide de ce témoi-nage ? »

— Je n'ai aucune raison de refuser, pondit Godde. Mais je maintiens ce que ai dit : Dufor était malade.

— Oui. Je vais vous lire des passages. ous nous direz ce qui est vrai et ce qui e l'est pas, à votre sens. Voulez-vous me sser la déposition de Dufor, comman-nt ?

« Voilà, poursuivit l'inspecteur après voir rapidement feuilleté les papiers que i avait tendus le vieux marin. « *Dix vrier. 19 heures. Je me trouve dans la hambre de navigation et un télégramme osé sur le journal de bord...* »

— Nous en étions au 11 février, au ur, interrompit Godde. Le commandant rnay et moi avons parlé de tout ce qui récède.

— Revenons à quelques heures plus tôt. est nécessaire pour nous faire une idée xacte de la situation du *Canope*, le 11 vrier, au jour. Dufor déclare donc : « *...un télégramme posé sur le journal de bord vient de m'apprendre que nous nous dirigeons vers le cargo italien* Marco-Polo. *Le* Canope *roule terriblement. Le commandant Godde, que je n'ai pas vu entrer, m'écarte et appelle au tube acoustique le chef mécanicien qui répond. Je n'entends pas un mot de cette réponse. Lorsque le chef mécanicien se tait, le commandant dit : « Je comprends, Charrel, mais il y a là, tout près, des hommes qui se noient. Puis-je les abandonner, sans rien tenter pour eux ? »*

— Dois-je vous rappeler, s'exclama Godde, que vous m'avez affirmé avoir tout à fait écarté l'affaire du déroutement ?

— L'affaire du déroutement est écartée, Godde. Tout à fait, répondit Latouche, conciliant. Mais je répète qu'il me paraît indispensable de parler de ce qui a précédé cette aube où nous estimons que vous auriez dû prendre la fuite. A cette accusation, vous avez répondu que nous ne nous trouvions pas sur la passerelle du *Canope*. Vous nous reprochez de juger d'après des rapports. Le commandant Cernay vous a demandé vos raisons. Vous ne nous les avez pas encore données.

« Il me faut essayer de me mettre — excusez-moi — dans votre peau. Il nous faut savoir ce que vous pensiez lorsque vous avez repris la route de New-York, dans quel état était le *Canope* et ce que vous saviez de cet état. Nous voulons être avec vous sur la passerelle, avec tout ce que vous aviez dans la tête. Voilà pourquoi je reviens sur la nuit précédente. C'est la source, l'origine... »

Latouche se tut un instant puis :

— Vous affirmez que le *Canope* a coulé à cause de l'eau embarquée pendant le déroutement, eau qui a rendu le charbon incombustible, que les pompes ne parvenaient pas à épuiser. Et c'est vrai si on ne tient pas compte de la chance que vous avez laissé échapper. Le danger venait d'en bas, de l'eau qui ruisselait dans les soutes, du charbon qu'elle transformait peu à peu en boue — le mot est d'Ollivier — de la chaufferie, de la machine qui perdait de sa puissance. Il faut bien que nous parlions des avertissements que vous avez reçus du chef mécanicien.

« Que vous a dit Charrel que Dufor n'a pas entendu ? »

— Je l'ai écrit en toutes lettres dans mon rapport de mer. Charrel venait de visiter les soutes et avait constaté que l'eau, suintant par les sabords, commençait à détremper le charbon. Ce n'était pas grave, et Charrel n'avait pas jugé utile de

m'en informer. C'est moi qui l'avais appelé au tube acoustique.

— Vous étiez donc inquiet ?

— Je n'avais aucune raison d'être inquiet. Avant que je me déroute, Charrel m'avait fait une objection, une seule : le roulis. Sans insister. Il pensait au roulis du golfe de Gascogne. Et moi, pendant le premier quart d'heure du déroutement, j'ai attendu ce roulis qui ne s'est pas produit. J'en ai d'ailleurs parlé longuement au commandant Cernay avant votre arrivée ici.

« Après une heure de navigation en travers des lames, j'ai voulu savoir comment ça se passait en bas. Voilà pourquoi j'ai téléphoné à Charrel. Sans être inquiet. Au contraire... D'ailleurs, je me suis tenu en liaison constante avec Charrel. »

— Dufor ajoute, poursuivit l'inspecteur, les yeux sur le rapport, qu'après votre : « Puis-je les abandonner ? » Charrel lança : « Que ferez-vous ? »

— C'est vrai, répondit Godde. Et je me souviens d'autant mieux de cette question de Charrel que je me la posais depuis que j'avais lu le premier appel du *Marco-Polo*, qu'elle me tourmentait. Et j'avais décidé, si j'atteignais le navire encore à flot, d'essayer seulement de sauver les hommes.

— Oui, murmura Latouche. Sauver les hommes ! Mais, s'apercevant que sa remarque pouvait paraître chargée d'une cruelle ironie, il ajouta : « Nous savons, commandant, quel fut votre but. Pour cela, nous avons pour vous le plus profond respect.

Godde passa la main sur ses yeux tandis que Cernay remarquait :

— Je l'ai déjà dit à Godde.

— Poursuivons la déposition du Dufor. « *20 h. 30. Le bruit du servo-moteur juste au-dessous de ma cabine, m'arrache à la couchette...* » Il s'était recouché. « *Je me précipite sur la passerelle. On prend la cape. Le lieutenant Rouveyre me confie : « En bas, c'est en plein désordre. L'eau roule sur le parquet. Des pompes sont engorgées. Charrel est inquiet.* » Ainsi de 7 heures à 8 heures et demie, en une heure et demie, précisa Latouche, la situation s'était sensiblement aggravée.

— Vous savez ! Rouveyre était un bon marin et un excellent garçon. Mais ...et après un instant d'hésitation, Godde ajouta : « Il avait une manière de s'exprimer particulière. Il forçait un peu le ton. Il « exagérait ». Ce : « c'est en plein désordre » et ce « Charrel est inquiet », c'est lui qui les a ajoutés, certainement. »

— Nous n'en doutons pas. Dufor, lui-même, nous en a parlé. Il nous a dit aussi dans quel état d'excitation se trouvait Rouveyre. Nous en tenons compte. Je continue, si vous permettez, la déposition de Dufor.

— Continuez.

— Après une visite qu'il fit aux passagers des premières, absolument écœurés par le roulis, Dufor remonta sur la passerelle à 23 heures. Il écrit : « *Nous devons nous trouver là où le* Marco-Polo *a coulé. Le commandant, le second, le premier lieutenant, des matelots veillent. Rouveyre m'apprend qu'on n'a aperçu ni feux ni fusées, que les soutiers travaillent dans l'eau jusqu'à mi-mollet...* »

— Mais non. Mais non, protesta Godde. A cette heure-là, les soutiers ne travaillaient pas avec de l'eau jusqu'à mi-mollet.

— J'allais rectifier moi-même, répondit Latouche. Ollivier nous a dit ce qu'il en était exactement. Je poursuis : « *Que la chauffe est terriblement difficile...* »

— Terriblement, murmura Godde. Voilà encore un mot de Rouveyre.

— « *Que la pression baisse et que le chef mécanicien a envoyé une note au commandant pour dégager sa responsabilité si on ne cessait pas de naviguer mer de travers...* »

— Permettez, coupa Godde. De cette note, nous avons déjà parlé, le commandant Cernay et moi, avant votre arrivée. C'est moi qui l'ai demandée à Charrel. Nous discutions. Charrel me pressait d'abandonner la route vers le *Marco-Polo*...

— Il vous pressait ?

— Oui. Je n'ai pas à le cacher. Il croyait, et nous le pensions tous, que le cargo était au fond. Il me dit même que la recherche devenait inutile. « Non, lui répondis-je. Et les hommes ? » D'ailleurs, poursuivit Godde, je ne me souviens pas du texte exact de cette note qui a disparu avec les autres documents. Je ne sais même pas si je l'ai lue — je veux dire : lue avec attention — lorsqu'un homme de la machine me l'a remise. C'est pour ne pas être au-dessous de la vérité que dans mon rapport de mer j'ai écrit : note dégageant sa responsabilité. Peut-être était-ce un simple avis, comme les précédents, mais écrit, celui-ci.

— C'est l'expression employée par Dufor.

— Pas par Dufor qui *rapporte* seulement. Par Rouveyre.

— Avez-vous répondu à cette note de Charrel par une note ?

— Non. Je me suis même abstenu de

téléphoner jusqu'au moment où je me is cru là où le *Marco-Polo* avait coulé. ors je l'ai averti que je prenais la cape que je la tiendrais jusqu'au jour et que ndant ces neuf heures, l'eau cessant embarquer, il aurait le temps de mettre l'ordre en bas.

— Nous voilà donc à 23 heures. Vous ez prendre cette cape qui durera jusqu'à ube. C'est pour moi un moment du ame très important. Et de ce moment, tre lieutenant Dufor est témoin lui-ême. Il ne *rapporte* plus ce qu'on lui a t. Il est sur la passerelle. Il a vu et il écrit : « *C'est avec peine que le* Canope *gna au vent les trente degrés nécessaires. crus même, un moment, qu'il n'y par-endrait pas. Le vent et la muraille des mes s'y opposaient.* » Est-ce exact ?

— Tout à fait, répondit Godde qui, les ains serrées l'une dans l'autre, les yeux r les feuilles de papier tremblant un peu tre les forts doigts de l'inspecteur, voyait ns la cuvette du compas du *Canope* la mineuse rose des vents gagner lentement, ès lentement, un à un — et par moments le demeurait immobile — les trente grés, dont parlait Latouche, tandis que s éclats des lames brisées au ras du illard cinglaient les ponts, le banc de uart, les hommes comme des lanières. out à fait ! répéta-t-il.

— Cette lutte qu'a dû alors mener le *nope* pour gagner trente degrés au vent, e vous a-t-elle pas alerté ?

— Alerté ? Je ne comprends pas.

— Je veux dire : ne vous a-t-elle pas it pressentir que, plus tard, si la pression issait encore — ce qui s'est produit — ute tentative de manœuvre pourrait houer ?

— Gagner trente degrés, répliqua Godde vec fermeté, contre une mer et un vent si issants exige tellement plus de puis-nce que de céder à cette mer et à ce vent, our prendre la fuite ! Ce que vous dites là e se soutient pas. Si j'avais pressenti...

L'ex-commandant du *Canope* se tut et sentit faiblir et pâlir. Ayant prononcé mot : pressenti, le Godde du doute, ce ersonnage haï des nuits sans sommeil, ui, parfois, était allé jusqu'à la lâcheté, vait de nouveau surgi en lui, brusquement.

— Cela n'a pas de sens, ajouta-t-il après voir marqué un assez long silence. Si avais pressenti, répéta-t-il, à l'aube je 'aurais pas repris la route de New-York. eut-être serais-je resté encore en cape. u j'aurais pris une autre décision. Je ne is pas.

Mais, tandis qu'il parlait, le Godde du doute lui suggérait : « Pressentiment ! Aurais-tu manqué de pressentiment, de sens marin, de ce sens qui avertit et montre les limites qu'on ne peut dépasser. »

Alors Godde attaqua. Ce n'était plus pour répondre aux deux commissaires-enquêteurs mais pour couvrir la voix de l'affreux doute qui prenait le double visage de Latouche et de Cernay.

— Je n'avais aucune raison de « pressentir », comme vous dites, que trente-deux ou trente-trois heures plus tard ma manœuvre échouerait. C'est déraisonnable... Excusez-moi... Et vous manquez d'impartialité.

— En quoi ? demanda Latouche.

— En quoi ? Vous ne faites état que de l'eau qui a embarqué pendant le déroutement, que de l'engorgement de certaines pompes, que des avertissements et encore de la peine qu'a eue le *Canope* à prendre la cape à 23 heures. Mais...

Godde, ramené au débat des plus sombres nuits, s'animant de plus en plus, scandant ses phrases de gestes secs, avait complètement oublié qu'il se trouvait dans un cabinet de l'Inscription Maritime de Marseille et en revenait, sans en apercevoir la faiblesse, aux arguments si souvent ressassés. Pourtant, il possédait assez de sang-froid pour essayer d'opposer les deux hommes l'un à l'autre, le vieux marin à l'inspecteur de la navigation.

— Vous n'étiez pas là, monsieur Latouche, lorsqu'avec le commandant Cernay nous avons parlé de tout ce qui a précédé ma prise de commandement. Mais vous le savez, vous savez ce qui s'est passé en mer, entre Londres et Gibraltar. Vous connaissez ce fameux roulis qui nous a inquiétés, c'est le moins qu'on puisse en dire. Vous savez que les mécaniciens redoutaient leur machine. Je n'ai pas besoin de tout répéter. Eh bien ! Il devient ridicule de le dire encore. Pendant les heures de navigation en travers de la mer, le roulis « insensé » — je veux dire : sans raison — ne s'est pas reproduit. Pas un incident de machine. Le commandant Cernay a dit que si par miracle le *Canope* resurgissait et qu'on chauffât avec du charbon sec il reprendrait sa route...

— Je sais, je sais, murmura Latouche. Cela a beaucoup d'importance. Je vous en parlerai.

— Lorsque cette nuit-là le *Canope* a enfin pris la cape, poursuivit Godde, j'ai dit à Dufor — lui-même me l'a involontairement répété — que le *Canope* s'était bien comporté, que le jour où on serait

tout à fait sûr de sa machine on pourrait lui demander n'importe quoi.

— N'importe quoi ! répéta comme un écho Latouche après un instant de silence. Et le lendemain soir, il coulait ! cela ne vous suffit-il pas, commandant Godde ?

Et après un instant d'hésitation l'inspecteur acheva d'exprimer sa pensée mais le ton de sa voix avait baissé :

— A vous mettre sur la voie, à vous faire admettre que... peut-être vous vous êtes trompé ?

Godde sursauta comme s'il eût été frappé d'un coup qui l'eût blessé à mort — un de ces coups qui ne tuent pas tout de suite, et celui qui l'a reçu continue à parler et à agir jusqu'à l'instant où il s'effondre.

Il regarda longuement Latouche, puis, comme s'il n'eût rien entendu :

— Que lorsqu'on aurait dégagé les crépines et pompé tout irait mieux ? Dufor ne vous l'a-t-il pas répété ?

Latouche acquiesça d'un hochement de la tête.

— Alors vous voudriez que, parce que le *Canope* a peiné pour gagner trente degrés au vent, je prenne tout de suite la fuite ?

— Vous avez dit aussi à Charrel qu'il avait neuf heures pour mettre de l'ordre en bas. Et ces neuf heures passées — nous voici donc à ce 12 février au jour ; là où vous vouliez qu'on en vînt tout de suite — le chef mécanicien n'avait pas réussi à dégager les crépines et à pomper. Cela n'allait pas mieux, pour reprendre votre expression. Cela allait pire.

Les yeux de Godde, égarés, allaient de Latouche à Cernay et de Cernay à Latouche. En lui, il sentait sa volonté de résistance qui se défaisait, qui s'en allait — comme si ce coup reçu un instant plus tôt l'eût lentement vidé de son sang. Le désarroi était dans son esprit ; les idées qu'il appelait à sa défense, les arguments qu'il cherchait, mais neufs et péremptoires, il ne les trouvait pas. Il s'entendait parler et éprouvait le sentiment qu'il le faisait pour chasser de sa pensée le mot : « pressenti » et la question : « Cela ne suffit-il pas à vous faire admettre que peut-être vous vous êtes trompé ? » pour, encore, retarder le demi-aveu qu'il sentait prêt à jaillir de lui : « Oui, en effet, peut-être. »

Il parlait comme l'homme perdu, loin de tout secours, sans espoir, se débat, par instinct, jusqu'au dernier moment. Comme s'étaient débattus tant d'êtres humains qui, du pont du *Canope*, s'étaient abandonnés aux lames.

— Pourquoi pire ? demanda-t-il. Je viens de vous dire que face à la mer le *Canope* ne roulait pas plus qu'en cape, que l'eau qui embarquait sur les ponts s'évacuait bien. A cette allure, les chocs contre les lames n'étaient pas plus violents. C'était encore du répit pour les mécaniciens.

— Non, pas du répit, intervint le commandant Cernay, lorsqu'on sait ce qui se passait dans le moment en bas. Il y a un point, poursuivit le vieux marin, que nous n'avons pas réussi à éclaircir. Dufor se trouvait sur la passerelle avec vous, à 23 heures, au moment où vous avez pris la cape. Il a veillé jusqu'à 4 heures. C'est Bertrand qui l'a remplacé. C'était donc Bertrand qui était de quart à l'aube lorsque vous avez repris la route de New-York ?

— Les quarts n'étaient plus bien suivis, expliqua Godde. Mais Bertrand était là, et aussi, Rouveyre.

— Bertrand et Rouveyre, tous deux disparus. Nous ne savons donc pas si pour passer de la cape à vent debout vous avez eu autant de peine que, dans la nuit, pour passer de vent de travers à la cape.

— Un peu moins.

— Nous avons posé la question à des matelots ; aucun ne se souvient. Il aurait fallu tomber sur le timonier du moment. Nous ne l'avons pas trouvé, et Ollivier dormait.

— Un peu moins, répéta Godde dans un murmure étouffé. Il y eut une accalmie si on veut. Accalmie, c'est beaucoup dire. J'attendis le moment où le vent et la mer me parurent moins violents. Toujours est-il que j'eus moins de peine.

— Cela vous donna confiance ? insinua Cernay.

— Mais je n'avais pas perdu confiance.

Le vieux marin, sans répondre, regarda Latouche qui attendit quelques secondes avant de lancer :

— Pourtant ça allait bien mal en bas, Ollivier l'affirme.

— Le commandant Cernay vient de dire qu'Ollivier dormait.

— A 9 heures, il était debout. Mais avant 9 heures, au moment où vous avez repris la route de New-York, que vous a dit Charrel ?

Godde éprouva une sensation de vertige. On tournait en rond, comme au manège. On en revenait au même point. Peut-être était-ce une tactique de Latouche et de Cernay pour l'épuiser. Pourtant les deux hommes — il en était sûr maintenant — étaient sincères, et Godde n'accusait plus

part lui, Latouche d'être le porte-parole l'armateur. Pourquoi penser qu'ils erchaient à l' « épuiser » ? C'était bien fférent. Ça se situait sur un autre plan. ne s'agissait pas d'*arracher* un aveu, de *masquer* un coupable. Ils étaient con-incus et ils voulaient lui ouvrir les yeux. lui, Godde, il s'y refusait... s'y refusait. ne voulait pas qu'on lui ouvrît les yeux. moins, il s'efforçait d'en retarder le oment. Parce que, lorsqu'il aurait les ux ouverts, ce serait... terrible.

— Charrel ? répéta-t-il, comme s'il eût ulu se donner le temps de réfléchir.

— Oui. Vous l'avez bien prévenu que us alliez reprendre la route de New-ork ? Que vous a-t-il répondu ?

— J'ai envoyé Rouveyre à la machine. il est resté longtemps avant de revenir, ant une ronde à faire, après.

— De sorte que vous ne saviez pas actement ce qui se passait en bas ?

— Mais, lorsque je me suis aperçu que *Canope* en route n'avançait pratiquement as, j'ai téléphoné à Charrel qui m'a pondu qu'il ne pouvait pas faire davan-ge.

— Pas faire davantage qu'étaler la mer ! exclama Latouche s'apercevant cependant ut de suite de la dureté de sa repartie s'efforçant de l'atténuer en baissant la ix. Mais, voyons, commandant Godde, la ression baissait. Pendant combien de mps espériez-vous étaler ainsi la mer ?

Godde ne répondit pas. De nouveau, il trouvait sur la passerelle du *Canope* à heure où la lumière, cette lumière evenue grise, s'était stabilisée pour ne lus varier jusqu'au moment où le soleil, visible, avait commencé à s'abaisser vers horizon. Et la mer d'acier, écumante, rofondément hachée, avait pris, semblait-, la densité de la lave, immobilisant le avire qui vibrait dans le vent et usait sa ernière force pour ne pas être emporté.

Mais, sur la passerelle de ce navire, un etit homme noir allait et venait d'un bord l'autre, la tête baissée que parfois il vait pour jeter un regard à ce ciel et à tte mer ; lui-même, Godde. Un petit omme, aveugle, sourd, détaché de tous s compagnons, qui, dans la nuit, six, onze eures plus tôt, n'avait pas « pressenti » ue ce bâtiment qu'il martelait de ses abots, qu'il avait eu tant de mal à placer position de cape, ne pourrait prendre la uite, la nuit suivante, faute de pression, coulerait.

Que s'était-il passé en lui, tendu à cette eure-là vers un but impossible : atteindre New-York ? Pourquoi n'avait-il pas pensé alors à poser la main sur l'épaule de ce camarade trop silencieux qui ne l'avait quitté que pour mourir, et à l'interroger : « Bertrand, vous qui, comme moi, êtes un homme de l'Atlantique du Nord, que feriez-vous ? » Et plus tard, bien plus tard, alors que le *Canope* ne pouvait plus être sauvé, il s'était même refusé à écouter Bertrand qui, enfin, avait parlé !

— Vous étiez le seul à croire que vous pourriez ainsi, indéfiniment, tenir tête à la mer, poursuivait Latouche, qui, bien qu'il en eût, ne savait pas ne pas être dur, les yeux sur les papiers qu'il tenait toujours à la main. Voici encore ce qu'a écrit Dufor: « *A 9 heures, je rencontre au carré le mécanicien Laurelle qui me dit : « Jamais la machine n'a aussi bien marché. Mais nous sommes pleins d'eau. Le charbon, c'est de la boue...* » Le même mot qu'emploie Ollivier, remarqua-t-il. « *Il faut chercher le charbon sec dans cette boue. Avez-vous jamais vu qu'on puisse chauffer avec de la boue ?* » Et deux heures plus tard, dans ce même carré, Ollivier lance à Dufor : « *Godde ne comprend-il pas qu'il n'y a plus qu'à tourner le cul à la lame ?* »

— Je ne l'ai su que plus tard, à bord du *Virginia*, murmura Godde.

— Mais êtes-vous demeuré sans contact avec Charrel pendant toute la matinée ? Charrel ne vous a-t-il pas tenu au courant ? insista Latouche. Ne vous a-t-il pas décrit ce qui se passait en bas ? Voici ce qu'a vu Dufor dans la chaufferie. « *Les hommes, debout, à genoux, accroupis, inondés par les embruns qui embarquaient par la claire-voie, pour alimenter les feux, se passaient les blocs de charbon sec qu'on trouvait avec peine dans la bourbe des soutes.* »

— Il a vu cela plus tard, se défendit Godde. Il a vu cela alors que le *Canope* était en travers de la mer.

— C'est exact, répondit Latouche après un coup d'œil à la déposition de Dufor. Mais c'est une situation qui remontait à plusieurs heures. Charrel a dû vous en parler ?

— Oui. A midi lorsqu'il est venu sur la passerelle me demander de prendre la fuite. Et j'ai accepté.

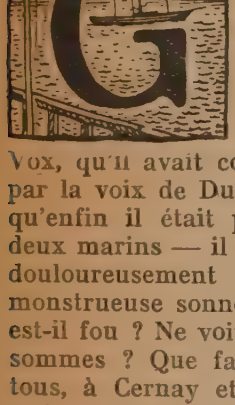
— Mais vous avez attendu la nuit. Le commandant Cernay vous a demandé tout à l'heure si vous aviez eu une raison pour cela. Pourquoi, pourquoi avez-vous attendu ?

Godde ne répondit pas. Peu à peu, les yeux ouverts, les yeux vivants, il pénétrait dans une nuit immense, une nuit qui ne

finirait pas, dont il ne serait délivré que par la mort. Une nuit d'horreur, vibrante de gémissements, de cris, de malédictions hurlées. Une obscurité que détruisaient par instants des éclairs dont la lumière brutale révélait un navire coulant par l'arrière, Bertrand saisi par une lame et tendant les bras, des enfants broyés dans une baleinière, et des cadavres, des cadavres plongeant, resurgissant, leur face ricanante tournée vers le ciel livide.

— A midi, dit Latouche, il était encore temps, certainement. Vous avez encore tenu face à la mer jusqu'à la nuit, et en quinze minutes vous auriez viré de bord. Pourtant Charrel avait été pressant et vous lui aviez promis de manœuvrer rapidement. Ecoutez Dufor : « *Le commandant, le second capitaine, le chef mécanicien qui discutaient dans la chambre de navigation sont alors sortis sur la passerelle.* « *Le plus tôt sera le mieux, commandant* », *dit le chef mécanicien.* « *Entendu, répondit* « *Godde. Je vous téléphonerai bientôt* ».

« Bientôt ! Ce « bientôt » est devenu quatre heures. »



Godde aurait voulu crier à l'homme qui le torturait : « Taisez-vous ou laissez-moi partir ». Tout ce qui avait été dit sur lui, contre lui, à bord du *Canope*, que Dufor avait rapporté à Vox, qu'il avait connu à bord du *Virginia* par la voix de Dufor, contre quoi — lorsqu'enfin il était parvenu à rejoindre les deux marins — il s'était révolté, lui battait douloureusement le crâne comme une monstrueuse sonnerie de cloches. « Godde est-il fou ? Ne voit-il donc pas où nous en sommes ? Que fait-il là-haut ? » C'est à tous, à Cernay et à Latouche devant lui et à ceux qui l'avaient accusé, même avant la disparition du navire, qu'il aurait voulu crier : « Taisez-vous ». Car maintenant, il savait que c'était vrai. Il savait qu'il s'était trompé.

— Quand, demanda brusquement le commandant Cernay, vous êtes-vous aperçu que le *Canope* était en danger ?

Godde présenta au vieux marin un visage que la douleur rendait presque hideux.

— Quand ? Quand ? répéta-t-il.

Il se tut et ferma les yeux. Il se rappel
A Vox et à Dufor, il avait dit : « Je va
vous confier une chose dont rien
m'oblige à parler. Mais vous êtes d
marins et des hommes. » Et il leur ava
fait part de la stupeur terrifiante qu'il ava
éprouvée lorsque la pensée que le *Cano*
n'atteindrait *peut-être* pas New-York
était venue. Pourtant ce n'était enco
qu'un doute. « On donnerait sa vie
avait-il dit.

— Quand ? répéta-t-il, plus calm
Croyez-vous qu'il y ait un instant
brusquement on se voit en danger alo
que l'instant plus tôt on se croyait
sécurité ? Sans doute cela peut se produi
en cas d'abordage ou d'accident grave da
la machine, ou si on touche le fond. Ma
dans une pareille affaire, non. Cela
vient pas d'un coup.

— Cependant il y a bien eu un mome
où vous avez pensé : maintenant, je su
en danger ? insista le vieux marin.

Godde ne répondant pas, Cernay pou
suivit :

— Essayons d'y voir clair avec vous.
m'excuse de revenir sur un épisode do
nous avons déjà parlé. Mais M. Latouch
n'était pas là, et nous l'avons vu d'u
autre manière, sous un autre angle. Da
votre rapport, vous avez écrit... Où est-
donc ? murmura-t-il en cherchant
passage dans les pages qu'il avait saisie
Voici : « *A 16 h. 30, après avoir téléphon
à la machine que j'allais manœuvrer,
commandé de mettre la barre à gauch
Le navire obéit jusqu'à se trouver à 90° d
vent et de la mer. Mais dans cette positi
il demeura immobile...* » Je passe. « *
barre redressée puis mise à droite toute,
alors essayé d'achever l'évolution
lançant la machine en arrière.* »

« Et vous ajoutez : « *Vitesse nulle,
travers des lames et du vent. Roula
violemment de 20° sur la droite et sur
gauche, le pont exposé aux coups de m
le navire dérivait vers le sud-est.* »

« Lorsque nous en avons parlé ensemb
tout à l'heure, vous avez employé ce
expression dont je me souviens bien
« C'était à ne pas en croire ses yeux !
Eh bien ! A ce moment-là, vous êtes-vo
dit que vous vous trouviez dans une situ
tion dangereuse ? »

Godde demeura un long moment sa
répondre, puis, son visage ayant p
une expression presque méchante, il
durement :

— Il se peut que je me sois tromp
Je le reconnais. Mais je ne mérite pas

ai trente ans de mer. Je sais bien que je e trouvais dans une situation dangereuse. orsque je me dirigeais, mer de travers, ers le *Marco-Polo*, je me trouvais aussi ı situation dangereuse.

— Alors, Godde, vous aviez des réserves e force que vous aviez perdues au moment ù vous avez tenté de prendre la fuite.

— Je ne l'ignore pas, commandant, epondit Godde toujours avec dureté. Je eux seulement dire que l'on peut se savoir ı situation dangereuse sans éprouver une rainte exagérée. A bord du *Canope*, avec s doutes que nous avions, on avait tou- ours peur — peur pour le navire, entendez- noi bien. Mais il y a des moments où il aut marcher malgré la peur.

— Certainement, interrompit Latouche. ien que parfois trop d'audace conseille ıal. Mais revenons à la question que vous posée le commandant Cernay. D'après otre réponse, je comprends que, lorsque *Canope* se trouva incapable de prendre ı fuite, vous ne l'estimiez pas en danger.

— Non... La situation était délicate.

— Qu'espériez-vous donc ?

— J'ai dit, je crois, qu'au début du jour y avait eu une accalmie.

— Vous pensiez qu'elle se reproduirait ?

— Je le souhaitais.

— Quand, alors, vous êtes-vous rendu ompte du danger ?

— Je me rendais compte du danger. La hrase de mon rapport est assez claire. Je oulais de vingt degrés de chaque bord. Ies ponts étaient exposés. Je ne croyais as le *Canope* en danger... en danger de erdition.

— C'est subtil.

— Ni l'un ni l'autre, répliqua Godde vec une obstination très marquée, ne vous tes trouvés sur une passerelle dans des ıoments pareils. Ni l'un ni l'autre, vous 'avez été torturés comme je l'ai été. Vous n'avez pas eu à prendre, dans le réel, les décisions que j'ai prises. Vous ravaillez dans l'abstrait. Vous résolvez es problèmes ; c'est vous qui l'avez dit, ıonsieur Latouche.

Brusquement Godde se tut, comprenant ue depuis quelques minutes il discutait n vain et sans grandeur. Peu à peu, il n était arrivé à reconnaître qu'attendre 'arrivée de la nuit pour manœuvrer avait té une de ces fautes que la mer ne ardonne pas. Et le Destin, qu'avait évoqué e commandant Cernay, dont personne ne ait pourquoi il est favorable ou défavo- able, avait joué contre lui. Et la nuit tait là. La nuit d'horreur déjà l'enve- oppait.

Lassé, il céda.

— Qu'importe, dit-il, le moment où j'ai pensé que le *Canope* était en danger ! Je vais cependant vous dire. Je n'ai pas cru le *Canope* en danger, en danger de perdition, précisa-t-il de nouveau, lorsqu'il est demeuré impuissant en travers de la mer, ni lorsque Charrel, un peu plus tard, m'a fait savoir qu'il estimait indispensable de stopper la machine...

« Mais dans la nuit qui suivit, je ne me rappelle pas exactement l'heure, le lieutenant Rouveyre a surgi tout à coup devant moi, littéralement affolé. « Com- « mandant, s'est-il écrié. Il faut chauffer à « tout prix. Faites arracher les portes, les « lambris, les vaigrages, tout ce qui peut « brûler ». Alors, la peur intérieure, contre quoi j'avais lutté, m'est montée à la gorge. C'est alors que j'ai vu le *Canope* en danger... de perdition.

— Et quand vous êtes-vous dit que le *Canope* était perdu ? demanda le commandant Cernay.

— Pourquoi toutes ces questions ? murmura Godde, presque à bout. Pourquoi voulez-vous savoir quand j'ai cru le *Canope* en danger et quand je l'ai su perdu ? J'ai reconnu qu'il se peut que je me sois trompé. Mais, après vous des juges viendront. Que vous importe ?

— Nous voulons comprendre, Godde, expliqua le vieux marin avec douceur.

Le malheureux capitaine baissa la tête et cacha son visage dans les mains. On aurait pu croire qu'il allait éclater en sanglots mais il releva la tête et regarda les deux hommes, l'un puis l'autre, tour à tour.

— Après que Rouveyre m'eut demandé de chauffer avec du bois, dit-il, je me suis isolé. Je suis entré dans la chambre de navigation et, après avoir relu le télégramme de Vox m'annonçant qu'avec son *Virginia* il se portait vers moi, longuement j'ai regardé la carte. Combien d'heures lui faudrait-il pour m'atteindre ? Il devait faire face à la mer, et j'ai dit au commandant Cernay quelle était cette mer. Quelque chose de dur, de massif. Bouleversement n'est pas le mot. Bouleversement fait penser à désordre, et c'était organisé, semblait-il. Les puissantes lames se succédaient, cognant l'une après l'autre contre le *Canope* inerte. Et le vent était une masse d'air aussi compacte que l'eau.

« Cependant, je ne croyais pas le *Canope* perdu parce que Vox venait. Il y avait aussi l'*Ascania*, mais je pensais à Vox. J'avais confiance en lui que je connais

depuis si longtemps. Il a une réputation ! Là, aussi, je me suis trompé. Pas sur sa valeur. Non. Non. Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Il n'a pas pu. »

Ayant cessé de regarder Latouche et Cernay, Godde continua à parler, le regard bas, fixe, et peu à peu sa voix devint celle d'un halluciné racontant sa vision.

— Il n'a pas pu, répéta-t-il. J'aurais dû le prévoir. Moi-même, deux nuits avant, je m'étais posé la question au sujet du *Marco-Polo*, et j'avais pris la décision de ne m'occuper que des hommes. Mais c'était Vox et c'était le *Virginia* !

« Je suis ressorti sur la passerelle. Et le *Canope* ne me donnait pas tellement de souci. Je veux dire : un souci immédiat. Je sentais qu'il s'alourdissait. Mais quelques tonnes d'eau dans les fonds ne comptaient pas. Le *Virginia* allait se montrer ; au jour Vox tenterait de me prendre à la remorque, et le *Canope*, redressé, cesserait d'embarquer.

« Quand j'ai aperçu les feux du *Virginia*, j'ai pensé : « Ce sera dur. Mais il réus- « sira ». Et la veille, au jour, il y avait eu cette accalmie dont je vous ai parlé. Je la guettai, aussi, ce matin-là, quand la nuit s'est éclaircie. Elle ne s'est pas produite.

« J'étais si sûr que Vox tenterait le remorquage que je ne lui ai même pas posé la question. Au lever du jour — j'avais mes jumelles braquées sur le *Virginia* — quand j'ai vu qu'il augmentait sa vitesse, j'ai cru le moment venu. « Il « va manœuvrer. Mais comment ? » Il était dans le sud-est. Il s'est d'abord rapproché. Puis il a mis de la barre à gauche pour passer sur notre avant.

« Lorsqu'il a piqué dans les lames vers le nord-ouest, j'ai dit à Bertrand : « Faites « préparer un filin d'acier et envoyez une « équipe à l'avant ». Bertrand me répondit : « Bien, commandant ». Il ne bougea pas.

« Que pensez-vous ? » lui demandai-je. « Pas un homme ne tiendra sur le « gaillard », me répondit-il. « Mais on peut « frapper l'amarre ailleurs que sur le « gaillard ». « Regardez le *Virginia* », me dit Bertrand.

« Face aux lames, il était enveloppé par l'eau plus haut que les ponts. La lame dans laquelle il cognait lui faisait deux immenses ailes blanches, et un voile de cristal neigeux le recouvrait. Quand, à bonne distance, il vira de bord, il disparut comme s'il avait été submergé. Puis son avant resurgit, seul, dégagé.

« Regardez-le », me répéta Bertrand. « C'est Vox qui commande », lui dis-je. « Ce serait le diable ! » me murmu Bertrand à l'oreille. Le diable ! »

— Alors vous avez su que le *Canop* était perdu ? demanda Latouche.

— Il était loin, poursuivit Godde sa répondre à la question. Il lui fallait enco manœuvrer. Après quoi, il vint vers no en roulant pour passer au vent, disons deux cents mètres.

— C'est à ce moment-là, murmu Cernay, que l'Anglais qui se trouvait bord du *Virginia* prit ces photos que vous ai montrées.

Godde fit seulement un signe de la tê et poursuivit :

— Noyé, roulant bord sur bord, d cataractes d'eau recouvrant ses panneau de cale...

Godde, les lèvres sèches, la gorge co tractée, se tut brusquement. Pourqu révéler qu'à cette minute il avait espé encore ? Non pas qu'il eût alors manqu de sens marin mais parce qu'il s'éta refusé au pire, refusé absurdement admettre — mais cela ne pouvait avo des conséquences — que le *Canope* s'e gloutirait.

Sans préciser sa pensée, il ajouta :

— Avant même d'avoir terminé so évolution, Vox m'envoya un dernier tél gramme, que vous devez avoir au dossier « *Vais me placer sous le vent, prêt recevoir vos embarcations.* »

— Si je comprends bien... remarqu Latouche aussi bouleversé que le com mandant Cernay — mais ni sa voix ses traits n'exprimaient son trouble — pa la longue confidence de Godde. Si comprends bien, c'est seulement lorsqu'o vous a remis cet ultime message de Vo que vous avez perdu tout espoir ?

— En vous exprimant ainsi, répond Godde, vous y êtes exactement. Qu'impor le moment où j'ai su le *Canope* en dang et où je l'ai su perdu ? Il y avait en m l'espoir que Vox ferait quelque chose, cet espoir je l'ai gardé jusque là. Ma pourquoi, pourquoi toutes ces questions répéta-t-il.

Cependant Godde qui, peu avant, aura voulu pouvoir crier à Latouche et Cernay : « Taisez-vous », qui, encor aurait voulu se trouver seul, s'éloigner marcher... marcher, pensait, redoutant nuit dans laquelle il s'enfonçait : « Qu'i parlent ! Qu'ils parlent ! »

— Pourquoi, Godde ? Nous voulo comprendre ; le commandant Cernay vo l'a dit. Il est dans notre rôle d'enquêteu aussi, de comprendre. Découvrir et expos les faits ne suffisent pas. Nous avo

ant nous un capitaine au long cours, marin, qui a quelque trente ans de mer t vingt, vingt-cinq, je ne sais pas, tlantique du Nord, auquel on n'a jamais reprocher même une inattention et qui squement commet cette erreur d'appré-tion...

« Erreur d'appréciation ! répéta Latouche lant pour une fois à la forte émotion 'il éprouvait. Je ne dis pas faute. Et us, terriens, nous en commettons des aines dans notre vie... Mais ce qu'il y a grand et de tragique dans votre métier marin, c'est que vous ne pouvez pas us tromper. »

Se tournant vers le commandant Cernay, touche ajouta d'un ton bref comme s'il ait eu un peu honte de s'être trahi :

— Vous avez déjà parlé à Godde de la marche de Charrel avant l'appareillage Naples ?

— Oui, répondit le vieux marin surpris r la question. Et je l'ai expliquée à tre manière. Une crainte qu'éprouvait le écanicien, sans doute née du danger que nstituait le mauvais état du parquet de chaufferie, bourré d'escarbilles. Charrel vait signalé dans ses rapports. Il était passé par les personnalités de Maurin et Derieu... C'est toujours votre version e je donne.

— Je sais, je sais, murmura Latouche.

— Il devait souffrir d'une sorte de mords, poursuivit Cernay dont la sou-ine volubilité révélait la satisfaction qu'il rouvait à voir aborder un sujet qu'il oyait moins pénible pour Godde. Le part de Derieu, l'éventuelle nomination Godde, l'affolement des mécaniciens lui urnissaient une belle occasion.

— Oui. Je pense ne pas me tromper. ais je voudrais avoir une certitude, clara Latouche, s'adressant à Godde. ous avez bien répondu à Charrel qu'il us trouvait trop jeune, que vous anquiez d'expérience pour commander ce vire inquiétant ?

— Quelque chose dans ce genre, répli-ua Godde comme sortant d'un rêve. J'ai nployé le mot envergure. Je manquais envergure. Quelle importance cela a-t-il point où nous en sommes ? C'est tout fait hors de la question.

— Je crois au contraire, commandant odde, que c'est vraiment la question, si ous voulons comprendre. N'avez-vous pas outé : « Derieu partait, je n'ai aucune ison de ne pas partir » ?

— Exactement, j'ai dit : « Derieu timait qu'il fallait faire l'expérience du *Canope* sur la route de New-York. Moi aussi. »

— Comme inspecteur de la navigation, poursuivit Latouche, je n'ai rencontré Derieu que deux ou trois fois. Un drôle de bonhomme qui vous regardait comme un intrus lorsque vous vous présentiez à bord de son navire ! Mais un marin de premier ordre. N'est-ce pas, commandant Cernay ?

— Personne ne le conteste.

— J'ai fait sur lui une enquête personnelle, continua Latouche avec obstination. Il a commandé tout jeune et pendant plus de vingt-cinq ans. On m'a affirmé que les seuls incidents qu'il ait jamais signalés étaient du genre : amarre prise dans une hélice et ancre engagée.

— Godde le connaît mieux que nous, dit le vieux marin. Il a fait ses débuts à l'*Inter*, comme lieutenant, sous ses ordres.

— Ah ! Je ne savais pas.

— Il me l'a appris avant votre arrivée.

— Et ces « débuts » ont duré combien ?

— Dix mois, répondit Godde.

— Vous l'avez apprécié ?

— Plus que vous ne pensez.

— Cela veut dire ?

— Cela veut dire que j'ai souffert de sa dureté, de sa manière de commander mais que je reconnais qu'il était, ainsi que vous venez de le dire, un marin de premier ordre.

— Il vous a — comment dirai-je ? — impressionné comme marin ?

— Impressionné ! répéta Godde. Disons que j'ai reconnu sa compétence, sa valeur.

— Et depuis ?... Ça remonte à quelle époque ?

— A vingt-trois ans, exactement.

— Vous n'aviez jamais plus navigué avec lui ?

— Plus jamais.

— Mais vous ne l'aviez pas perdu de vue ?

— On ne se perd pas de vue lorsqu'on navigue à la même compagnie. D'autant moins que Derieu était une sorte d'enfant terrible. On parlait de lui dans les carrés. Il ne se passait pas trois mois sans qu'on ait quelque chose de nouveau à raconter sur lui, quelque chose de vrai ou de faux. Mais où voulez-vous en venir ?

— Je me demande, répondit Latouche, si la raison de votre retard à manœuvrer, cette raison que vous ne nous avez pas donnée, que certainement vous ne voyez pas, n'est pas là.

— Là ? Je ne comprends pas.

— Je veux dire dans la demande que

vous fit Charrel de ne pas partir et dans... disons : la personnalité de Derieu.

— Qu'avancez-vous encore ? répondit Godde avec humeur, pris entre la crainte de se trouver seul et le désir de fuir ce cabinet et cet homme.

— Oui, poursuivit Latouche sans paraître avoir été touché par la manière brutale de Godde. La démarche de Charrel et la personnalité de Derieu n'ont-elles pas pesé sur vos décisions ?

— Pesé sur mes décisions ! s'exclama Godde. Quelles décisions ?

— Toutes. Celle de vous dérouter...

— Nous y revenons encore ?

— Et celle d'attendre la nuit pour virer de bord.

— Arrêtons là, dit avec fermeté le commandant Cernay, s'apercevant au tour que prenait l'entretien que quelques minutes plus tôt il s'était trompé. Godde a raison ; il est inutile de revenir sur le déroutement et sur le virement de bord manqué. Nous en avons suffisamment parlé. Nous avons tout épuisé. J'estime que j'en sais assez pour établir mon rapport. Si quelques points restent à éclaircir, nous demanderons à...

— Pardon, fit Godde coupant la parole au vieux marin. Je demande au contraire à M. Latouche de continuer, d'aller jusqu'au bout. Affirmer que mes décisions ont été influencées par l'attitude de Charrel me paraît insensé. Le chef mécanicien me demande de surseoir à l'appareillage, cependant je pars. Plus tard, il me fait une objection quant au déroutement, et je me déroute. Je ne vois pas comment... C'est insensé, répéta Godde. Le contraire plutôt.

— Justement, le contraire, répliqua l'inspecteur qui ne s'apercevait pas que de nouveau il s'exprimait avec feu. C'est bien ce que je veux dire. Le contraire. Avec des nuances. Parlons d'abord de la personnalité de Derieu.

— Je vous donne ma parole d'honneur, monsieur Latouche...

Godde, qui tremblait un peu, regarda l'homme devant lui comme il aurait regardé un monstre redoutable. Déjà Latouche lui avait fait reconnaître sa faute. Dans sa passion de vouloir comprendre, n'allait-il pas maintenant détruire sa personnalité ? Si, après lui avoir enlevé son orgueil de marin, il allait, aussi, lui enlever sa honte !

Godde apercevait un autre danger : être convaincu par cet homme *se trompant*.

Avec force il répéta, étant sûr que, quant à Derieu au moins, l'inspecteur faisait fausse route : « Je vous donne ma parol d'honneur. » Et il ajouta, d'un long trait

— Du moment où l'appel du *Marco-Pol* m'a été remis, j'ai complètement oubli Derieu. Il a disparu de mon esprit comm s'il n'avait jamais existé, et cela jusqu'à l fin. Je vais vous dire. Tout était perdu Le *Canope*, évacué, allait disparaîtr Bertrand et moi, nous nous trouvions seul à bord. J'avais montré à Bertrand, disposé sur la table, des cartes, les papiers d navire que nous ne pûmes pas emporte « Venez, lui dis-je, nous allons faire un visite avant d'essayer de nous sauver. Nous sortîmes sur la passerelle. Alors, d nouveau, j'ai pensé à Derieu débarqué Naples, emporté sur une civière. Mais j vous donne ma parole d'honneur, répét encore Godde, que depuis le moment o j'avais lu sur le papier que m'avait apport le radio : « *S/S Marco-Polo* stoppé e travers de la mer, arbre de couch rompu », je n'avais plus eu le visage d Derieu devant les yeux...

— Je vous crois. Mais, avant, lanç Latouche profitant de l'instant où Godd reprenait souffle, vous l'aviez devant le yeux ?

— Avant ?

— Ecoutez, fit Latouche, comme s brusquement il eût pris une décision. J vais vous dire ce que je pense. Suis-j dans le vrai ou le faux ? Je crois êtr dans le vrai. A Naples, vous vous trouve devant Derieu écroulé au pied de sa cou chette, frappé d'une congestion cérébrale Tout de suite, vous savez que c'est fin pour lui ; il doit quitter le navire. Et, Derie disparu, vous redoutez qu'on vous donn le commandement du *Canope*.

— C'est vrai. Je l'ai redouté, concéd Godde. Je l'ai d'ailleurs dit au commandan Cernay.

— Ce *Canope* qui a la réputation d'êtr un mauvais navire, qui vous a terriblemen inquiété. Machinerie. Stabilité, ou, plutôt instabilité. Vous savez aussi qu'il a ét trop rapidement et insuffisamment mis e état par un armement pressé, que ce armement n'admettra pas de prendre u seul jour à sa charge les quelque huit cent passagers qui déjà arrivent, qui doiven partir le soir même.

— S'il ne s'était agi que d'un jour ! Peut être trois, quatre. Je ne sais pas. Aucu commandant n'était disponible. Et j'étai sûr que la compagnie me confierait l charge du *Canope*, à moi qui me trouvai à bord, qui connaissais un peu le navire plutôt qu'à un autre second, même plu ancien que moi.

— Vous redoutiez donc qu'on vous nfie le *Canope*. Vous prévoyiez, disons : s ennuis.

— Bien sûr ! Quel second capitaine, ant l'expérience que je possédais du *nope*, n'aurait pas éprouvé une sorte de ainte à en prendre le commandement ns de telles conditions ?

— Mais à bord de ce *Canope*, vous ésitiez pas, la veille, à partir avec Derieu mme chef, malgré sa *dureté*, sa *manière commander*. Mais sa *valeur*, sa *compé-nce !* Je reprends vos propres termes.

— C'est exact, répliqua Godde avec meur. Mais de là à conclure que la rsonnalité de Derieu a influencé toutes es décisions, il y a loin.

— Un instant ! Je n'ai pas terminé. Peu rès le départ de Derieu, Charrel vient us trouver, vous demandant de surseoir l'appareillage. Il vous blesse. Que lui ez-vous répondu ? Vous venez de nous répéter: qu'il pensait que vous manquiez envergure.

— Je ne vois pas, murmura Godde.

— Vous ne voyez pas ? Je vais être plus plicite. Supposons que Derieu, ce marin r, ayant conduit le *Canope* de Londres à arseille, ait renoncé au commandement paquebot inquiétant, auriez-vous accepté le remplacer ?

— Non, répondit Godde après un instant réflexion, les yeux fixant sans ciller ux de l'inspecteur.

— Mais c'est la maladie qui arrache erieu à sa passerelle, et vous ne refusez s de prendre sa place. Pourquoi ? Parce ue vous saviez que Derieu estimait que *Canope* pouvait sans risques — je veux re : sans risques anormaux, et, entre renthèses, il se trompait — transporter millier d'êtres humains de Naples à ew-York. La personnalité de Derieu a onc pesé sur votre décision de ne pas fuser le commandement.

— Ça, c'est enfantin ! s'exclama Godde.

— Si vous voulez. Mais c'est important, ssi. Et ce n'est que le début. Tout de uite après, la blessure que vous a infligée harrel. Vous êtes un marin. Il a mis en oute votre compétence. Vous vous cabrez. est humain.

« Si je puis m'exprimer ainsi, la person-alité de Derieu et l'intervention de Charrel sont conjuguées pour vous pousser à ne as différer l'appareillage. »

— Ce que vous ne savez pas, mon-ieur Latouche, s'écria Godde, c'est que le ommandant Cernay m'a félicité, lui, 'avoir appareillé de Naples, après le départ de Derieu et malgré la démarche du chef mécanicien.

— Je ne m'en dédis pas, dit à mi-voix le vieux marin.

— Et moi, je ne vous reproche pas d'être parti, fit Latouche. Au contraire.

— D'ailleurs, poursuivit Godde, si, dans ce cas-là, il est vrai que le fait que Derieu n'hésitait pas à conduire le *Canope* à New-York a compté pour moi, je puis vous assurer que la démarche de Charrel n'a eu aucun poids. S'il ne m'eût rien dit, je n'aurais pas refusé le commandement.

« Et ce n'est pas cela, ajouta-t-il, sarcastique et amer, qui se situe avant le départ de Naples, qui a mis le *Canope* en danger. Il ne s'agit que d'une décision, et vous avez parlé de « toutes mes décisions ».

— Attendez. Que s'est-il passé les jours suivants ?

— Les jours suivants ? Je ne peux pas dire que j'ai pensé particulièrement à Derieu. Non. Mais commander comme Derieu commandait, oui. C'est-à-dire : tout voir, tout contrôler, ne laisser prendre à personne une initiative importante... Mais je n'ai pas été du tout obsédé par Derieu. Il se peut même que si je n'avais pas connu Derieu j'eusse agi de la même manière à bord d'un navire donnant du souci.

« C'est peut-être dans mon caractère. C'était mon premier commandement. Je n'ai pas besoin de le répéter. Quant à la démarche de Charrel, je ne l'avais pas oubliée mais... je pensais au *Canope*, uniquement au *Canope*, poursuivit Godde s'animant et scandant ses phrases d'un mouvement vif de la main et de l'avant-bras gauches. Au *Canope*, répéta-t-il encore une fois. Je sursautais à chaque sifflement du tube acoustique de la machine. Surtout lorsque, Gibraltar franchi, nous fûmes dans le gros temps. »

— Vous redoutiez le *Canope*, n'est-ce pas ? C'est très important.

— Vous avez employé le même mot au sujet de ma prise de commandement. J'ai dit au commandant Cernay qu'il me donnait de l'inquiétude, et il me semble bien que vous-même l'avez qualifié d'inquiétant.

— Vous ne pensiez plus à la démarche de Charrel mais vous ne l'aviez pas oubliée, venez-vous de dire. Le souvenir de cette démarche devait accroître votre souci.

— Il se peut. Je ne veux pas discuter cela. Mais dès que j'eus connu la situation du *Marco-Polo*, plus rien ne compta pour moi que le sort de ce navire et de son équipage. Cela ne veut pas dire, ajouta

Godde plus calmement, qu'ait alors disparu de ma mémoire tout ce qui avait précédé. Demandez au commandant Cernay. Nous en avons longuement parlé.

— Bien entendu. Un tel choc ! Vous étiez vous-même en pleine lutte, avec une grosse mer debout. Tout à coup, cet appel. Vous vous placez devant votre carte. Vous tracez votre route pour atteindre le *Marco-Polo*, et cette route vous fera naviguer quatre, cinq heures en travers de ces énormes lames auxquelles vous vous heurtez. Que faire ?

Latouche se tut quelques secondes puis suggéra :

— A ce moment-là, peut-être vous êtes-vous demandé ce que Derieu aurait fait.

— C'est faux ! cria Godde se levant. Absolument faux ! Faites-moi l'honneur de me croire. Ni le souvenir de Derieu ni celui de la démarche de Charrel n'ont pesé sur ma décision. C'est moi, Godde, qui ai jugé seul. Je me suis placé devant ma carte, oui. Mais sur cette carte je n'ai pas vu que la route en travers des lames qui me conduirait au navire en détresse. J'ai vu aussi celle que le *Canope* avait parcourue dans la tempête, de Gibraltar au point où il se trouvait. Alors, seul, seul, répéta-t-il, j'ai jugé, j'ai estimé qu'il pouvait être dérouté. En tout cas, il fallait essayer...

Godde passa une main sur son front, comme s'il eût souffert d'un vertige et se rassit. « Excusez-moi », murmura-t-il.

— C'est moi qui m'excuse, répondit Latouche. Et si vous le désirez nous nous arrêterons là. Le commandant Cernay avait raison.

— Non, non, continuez, fit Godde. Maintenant allons jusqu'au bout.

— Ce ne sera plus bien long. D'ailleurs, il est tard, ajouta Latouche après avoir jeté un regard à la montre murale qui marquait 6 heures et demie. Mais acceptez-vous que je dise toute ma pensée ?

Sur un geste de Godde, il expliqua :

— Tout ceci déborde un peu le cadre de l'enquête et ne vous engage à rien.

Et après un court silence, il reprit :

— C'est vous seul qui avez pris la décision de vous dérouter, sans plus penser à Derieu, me dites-vous. Je sais que vous êtes sincère. Je suis sûr même qu'à ce moment-là, *consciemment*, vous n'avez pas été influencé par la personnalité de Derieu. Mais je suis également sûr qu'*inconsciemment* le fait que Derieu n'avait pas abandonné le commandement du navire inquiétant, répétons le mot, a compté pour vous autant qu'au moment où vous avez accepté, vous, ce commandement.

« Inconsciemment », répéta-t-il. Et Godde ne réagissant pas, il enchaîna :

— Voyez-vous, Godde, après ce qui s'était passé, tout ce dont vous avez parlé avec le commandant Cernay avant mon arrivée, avarie, roulis, incidents divers entre Derieu et Maurin, entre Charrel et vous, il ne me paraît pas possible que votre geste de vous porter au secours du *Marco-Polo* ait été aussi instinctif que si vous vous étiez trouvé sur la passerelle d'un autre navire, un navire au passé vierge.

« Devant la carte, vous avez discuté en vous-même le pour et le contre. Vous avez tenu compte que le *Canope* avait été dans le gros temps, depuis Gibraltar, une bonne tenue... »

— Bien sûr ! ricana presque Godde. Mais, si je m'étais lancé en travers de la mer sans penser à rien, j'aurais fait preuve d'inconscience !

— Et, continua Latouche imperturbablement, cette bonne tenue du *Canope* donnait raison à Derieu qui, à Marseille, n'avait pas démissionné. Vous voyez, Godde, Derieu est là, au centre, même — et j'en suis sûr — si vous n'y avez pas pensé.

« En vous, à ce moment-là, il y a un début d'optimisme... »

— D'optimisme ? Que voulez-vous dire ? Je ne comprends pas.

— Oui. De confiance. Vous aviez pris une certaine confiance dans le *Canope*.

— Vous me le reprochez ?

— Pas du tout.

— Peut-être, reprit Godde, le mot confiance est-il un peu fort.

— Nous avons déjà parlé de confiance il y a un instant, à propos de la peine que vous aviez eue à reprendre la route de New-York. Vous avez dit que vous ne l'aviez pas perdue.

— Si vous voulez, admit Godde. Après ce qui s'était passé entre Londres et Marseille, la tenue du *Canope* dans l'Atlantique me donnait le droit d'être optimiste comme vous dites. Cependant j'ai subi d'angoisse pendant les premiers milles du déroutement. J'en ai parlé au commandant Cernay.

— Je m'en doutais. Mais peu à peu cette angoisse a disparu. N'est-ce pas ?

— Oui.

— Et vous avez éprouvé une sorte de satisfaction ?

— Certainement. J'ai été satisfait. Qui ne l'aurait pas été ? Et doublement. Pour le *Canope* qui tenait le coup et pour le *Marco-Polo*, pour les malheureux du *Marco Polo* vers lesquels je... croyais me diriger.

— Vous aviez un troisième motif d'être

isfait. Et, croyez-moi, commandant dde, je pense que cela est très important l'on veut comprendre.

— Lequel ?

— Vous aviez eu raison contre Charrel.

— Je vous répète... répliqua Godde avec ce et conviction, voulant convaincre ssi, je vous répète que pendant le déroument je n'ai pensé qu'aux hommes du *rco-Polo*, à rien du passé, pas plus à arrel qu'à Derieu. J'étais trop pris, trop ndu, trop tourmenté par la question : Que pourrai-je faire pour ces malheux ? »

— Oui, oui, oui, dit plusieurs fois touche qui se mit à feuilleter la dépoion de Dufor, qu'il tenait toujours entre doigts. Oui. Vous allez me reprocher core de me répéter. Mais, enfin, votre claration à Dufor ! Je la relis : « *Le mmandant s'approche de moi et me dit : Le jour où la machine ne donnera plus de souci on pourra lui demander n'importe quoi. Quant au roulis, c'est une question de chargement et d'équilibre...* »

— Que ces quelques mots reflètent ma nfiance, certainement. Et une confiance justifiée. Je l'ai admis. Mais comment ouvez-vous y découvrir ma satisfaction avoir eu raison contre Charrel ?

— C'est pourtant simple. Vous n'avez s parlé à Dufor de l'eau embarquée, du arbon imbibé, des pompes engorgées. on. Mais de la machine et du roulis, niquement, insista Latouche. Des deux otifs, pensiez-vous, qui avaient poussé arrel à vous demander de ne pas partir qui lui avaient fait redouter le déroument.

« Malgré la baisse de la pression, malgré peine que vous aviez eue à 11 heures à minuit à vous mettre en cape, vous nsidériez le déroutement comme une ussite. Pourquoi ? Vous nous l'avez dit , plutôt, vous l'avez dit à Dufor. Parce ie le *Canope s'est bien comporté*. Vous ouliez dire parce qu'il n'avait pas roulé diaboliquement » et parce que Charrel avait pas été obligé de stopper. »

Et, Godde ne répondant pas, Latouche la de l'avant.

— Cette satisfaction d'avoir eu raison, us ne l'éprouviez pas fortement. Mais le était en vous, au fond de vous, enfouie, laissez-moi vous dire que je la trouve ndée. Mais, voilà, plus tard, il aurait llu la dominer. Charrel avait douté de us. « Avouez, lui aviez-vous dit, que vous e trouvez trop jeune, que je manque 'envergure. » Mais il est humain d'être tisfait dans de telles circonstances !

Godde pensa : « Il dit vrai. » Pendant la cape, vers 5 heures du matin, Bertrand ayant remplacé Dufor sur la passerelle, lui-même il avait pris un peu de repos. S'allongeant sur son divan (dégagé du manteau de mer mais bottes aux pieds car, peut-être, lui faudrait-il à un appel bondir sur la passerelle), il avait revu très vite, avant de sombrer dans un sommeil profond qui n'avait pas duré plus de vingt minutes, tout ce qui s'était passé depuis qu'il avait reçu le message du *Marco-Polo*. Et, sa tristesse mise à part de n'avoir pu sauver aucun des hommes du cargo perdu, il avait éprouvé un contentement intime, presque physique, sans que sa raison intervînt. Un contentement qui avait compensé l'angoisse éprouvée au moment où il s'était dérouté, et, tel un écho très affaibli, il avait entendu la voix de Charrel : « Le roulis ! »

« La satisfaction était en vous, au fond de vous, enfouie », avait dit Latouche qui poursuivait :

— Humain. Oui. Et ce qu'il y a de plus dramatique dans cette affaire, c'est que vous avez toujours agi en homme, avec la grandeur et la faiblesse d'un homme.

Latouche se tut, tourna la tête, le regard attiré par le léger tremblement des doigts du commandant Cernay, roulant une cigarette. Et dans le silence on entendit le bruit du papier froissé. Il continua :

— Nous sommes maintenant à l'aube, au moment où vous venez de reprendre la route de New-York et où, nous, nous estimons que vous auriez dû tourner le dos à la tempête. Qu'a donc écrit votre lieutenant ?

« Voici : « *La machine tournait mais au « ralenti. Je dus chercher par le toucher « les vibrations de l'appareil moteur, être « attentif à la manière dont le navire « réagissait aux chocs. Nous étions face à « la mer mais nous l'étalions à peine.* »

« Il vous a fallu peu de temps pour vous en apercevoir, vous-même. Cependant vous usez les dernières forces du *Canope* inutilement. Pourquoi ? Pourquoi ? La raison que le commandant Cernay vous a demandée, vous ne nous l'avez pas donnée. »

— Elle est, poursuivit Latouche après un court silence, dans tout ce que je viens de dire. C'est tout le passé qui a pesé sur vous.

« Il y a une chose, pensait Godde, que cet homme intelligent et qui me fait horreur n'expliquera jamais : pourquoi

est-ce moi, Joseph Godde, qui suis ainsi frappé ? »

— L'avarie devant Beachy Head, le roulis dans le golfe de Gascogne, lançait Latouche.

« Beachy Head... Le golfe de Gascogne... Mais c'est bien plus loin dans le passé, se disait Godde, qu'il faut aller. Il faut remonter au jour où, jeune capitaine au long cours, je me suis présenté devant Derieu avec mon ordre d'embarquement comme lieutenant sur le *Santa-Anna*. Et vingt et un ans plus tard, Derieu que je n'avais plus revu, *m'a choisi*. On lui a proposé trois, quatre seconds capitaines possibles pour le *Canope, et il m'a choisi*. »

— La visite que vous fit Charrel pour vous demander de surseoir à l'appareillage, poursuivait l'inspecteur de la navigation.

« Derieu m'a désigné comme s'il savait, comme si après avoir passé son existence à mépriser et à haïr les hommes, il voulait après sa mort détruire encore une vie. »

— Le comportement du *Canope* dans le gros temps et pendant le déroutement...

« C'est faux, pensait Godde. Derieu, comme moi, était un pauvre homme, et, lui aussi, il a été pris et broyé par la monstrueuse roue du Destin. Mais pourquoi, pourquoi un tel sort m'a-t-il été réservé ? »

Il voyait devant lui l'ingrat mais sympathique visage du garçon de carré Firpi. Il entendait : « Venez vite. Le commandant ! Je crois qu'il est mort. » Il voyait les yeux verts révulsés, la bouche tordue de Derieu, et c'était déjà le commencement de l'agonie. L'ange de la mort était là qui avait prononcé le : « C'est fini. Il faut rendre compte. »

La voix de Latouche comme une voix grave de cloche lançait dans un battement :

— Votre confiance qui s'était accrue. Votre satisfaction d'avoir eu raison contre tous, contre Charrel...

« Mon sort a été fixé à cet instant. J'ai dit : « Il faut le transporter dans une « clinique ». Je me suis dressé. »

— Vous avez été clairvoyant, croyiez-vous, contre tous, et cette fausse clairvoyance vous aveugle quant à l'avenir, et vous aveuglera jusqu'au bout.

« Oui, aveuglé, pensait Godde. Lorsqu je me suis trouvé debout devant le cor rigide de Derieu, quelque chose s'éta emparé de moi, m'avait troublé. Je n' plus vu de la même manière. Je n'éta plus libre, comme avant. »

Et il se retrouva tel qu'il avait été apr l'appareillage de Naples ; en proie à u crainte latente dès que, passé Gibralta il s'était trouvé en face de la ruée l'océan sur son navire. « C'est elle, crainte, qui était entrée en moi. J'ai peur d'être dépassé par elle, et pour lutt contre elle j'ai voulu l'ignorer. Tout le m est venu de là. »

— Lorsqu'à midi, disait Latouch Charrel est monté sur la passerelle et vo a demandé de tourner le dos à la tempêt vous n'avez pas cédé, cédé tout de suit *parce que vous estimiez qu'il s'était trom et qu'il continuait à se tromper*. Il y autre chose, une chose très importante, je crois qu'elle résume tout...

Les yeux sombres de Godde dans le quels flambait un feu de folie, gran ouverts et absolument immobiles, fixaie le lumineux regard de Latouche.

— Tous à bord étaient obsédés par crainte d'une avarie grave dans la machi et du roulis « diabolique ». Et vous aus Godde. Peut-être plus que les autre Jusqu'à la fin — ce que vous avez dit Dufor en est une preuve — *vous n'av pas cru que le* Canope *pourrait pér autrement, qu'il pourrait périr par l'e embarquée et faute de pression*. Charr était *peut-être* le seul à y voir clair ma il n'a pas parlé.

Une fois de plus, Godde cacha son visa dans les mains. C'était fini. Maintenant était dans la nuit, et il serait dans la nu jusqu'au bout. Mais encore il se répétait « Pourquoi ? Pourquoi, moi, Joseph Godd fils d'André Godde mort en mer, suis-frappé ? Et par qui suis-je frappé ? Quel faute ai-je commise ? »

Il lui sembla entendre une voix qui l répondait : « Il n'y a pas de faute ».

La Rose des Vents.
Toussaint 1953 — Pâques 1954.

FIN

Comité de Direction } Président : Vincent Delpuech. Directeur : G. Cahen-Salvador. Fondateur : Georges Oudar

Imprimerie Moullot - Marseille — Dépôt légal 3me trimestre 1954